

Patrimoine du Pays de Forcalquier

Bulletin N° 15 - Mars 2013 - Prix 6 €

Le musée de Forcalquier

Le mot du président

Le musée de Forcalquier son histoire

Géologie et l'archéologie au musée

Mobilier et accessoires de l'ameublement

Tableaux et personnages

Art religieux

Objets domestiques, poteries, verres et faïences

Mobilier provençal, outils et objets ruraux

*Jeanine Bourvéau-Ravoux, Patrick Ciuti, Alain Géray, Hubert Latil,
Yves de Marseille.*





Patrimoine du Pays de Forcalquier

Le mot du président

Au moment d'établir le bilan des douze mois écoulés, ma première pensée ira vers notre amie Evelyne Antoine qui nous a quittés et que nous avons vue si rayonnante lors de notre Assemblée générale de mars dernier. Sa gentillesse, son charme, sa compétence, son humour resteront dans nos mémoires et dans l'histoire de notre association. En assistant à ses obsèques nous avons pu assurer son mari et ses proches de toute notre amitié et de toute notre sympathie.

Les douze mois écoulés ont été particulièrement riches pour notre association. On sait les efforts qui avaient été déployés depuis des années par les précédents conseils sous les présidences de Jeanine Bourvéau et de Denise Ciuti pour obtenir que le musée de Forcalquier soit rouvert. Des obstacles divers avaient empêché cette réouverture. Quelques jours à peine après la mise en place du nouveau conseil nous étions informés par Mmes Martine Dumas, adjointe à la Culture et Eloïse Gonzalez, directrice des Services culturels, que le musée pouvait rouvrir si toutefois nous acceptions d'en assurer la garde. Une visite nous a permis de constater qu'après un important travail du Service culturel, le musée avait en effet été remis en état. Nous espérions depuis longtemps cette réouverture et aussi que l'inventaire et le récolement des objets du musée soient effectués, afin qu'il garde sa qualification de « Musée de France ». Pour cela il nous fallait répondre à la demande, non seulement pour assurer la garde mais aussi pour mettre en place une animation qui puisse attirer le public. Cela supposait un très fort engagement de nos adhérents. Il était indispensable qu'ils soutiennent l'opération et donnent de leur temps pendant une longue période puisque nous souhaitions que l'ouverture se fasse dès le mois de juin, afin d'y faire participer les scolaires et qu'elle se termine en septembre. Après réflexion et discussion, nous avons accepté l'offre et passé une convention avec la municipalité. Nous avons accepté aussi de ne pas faire du récolement un préalable, tout en précisant que cet objectif essentiel restait le nôtre. Comme nous l'attendions, nos amis, membres de l'Association ne nous ont pas déçus : ils ont été remarquables de dévouement, se relayant par équipe de deux pendant toute la période.

Pour que cette ouverture soit un succès il fallait aussi proposer des animations. Grâce à Jeanine Bourvéau le PPF bénéficie depuis longtemps d'un exceptionnel réseau relationnel. Cela a permis que ces animations soient assurées successivement par Jean-Yves Royer, Yves de Marseille, Bernadette de Ressaygues, Guy Barruol, Patrick Ciuti, Jeanine Marino. De plus, il fallait proposer des visites guidées régulières et prendre également en charge les visites de groupes. Ce fut la tâche de Jeanine Bourvéau, et de moi-même. Vous le savez déjà, le succès a dépassé nos espérances puisque nous avons accueilli 1257 visiteurs. Encore faut-il préciser que les règles de sécurité nous ont parfois obligés à refuser des visiteurs, en particulier les journées d'animation. La presse s'est aussi largement fait l'écho de ce succès que nous devons

partager avec la directrice du Service culturel Eloïse Gonzalez et son adjointe Isabelle qui ont été toujours été disponibles pour nous aider à résoudre les difficultés qui survenaient.

Bien sûr, ce résultat nous a mis en situation de solliciter du député maire un certain nombre d'améliorations techniques qui devraient permettre à l'avenir de présenter ce musée dans de meilleures conditions. Nous avons pu donner aussi nos avis sur les aménagements nécessaires. Enfin la question du récolement particulièrement difficile pour des raisons techniques et financières est en cours d'étude. Le principe en est accepté par le député-maire ; une rencontre a eu lieu entre les services de la mairie et madame Braillard conservatrice départementale et responsable de l'opération ; la municipalité étudie l'embauche de stagiaires compétents pour assurer ce récolement. A sa demande, je me suis engagé, au nom de l'Association, à fournir des adhérents pour y participer en collaboration avec les personnes responsables. Des actions d'animation sont envisagées pour cette année en particulier par la présentation d'une exposition temporaire sur le thème du « **Bestiaire médiéval** ». Enfin nous savons que des objets, originaires de Forcalquier, ont été dispersés en d'autres lieux et nous collaborerons avec Martine Dumas et le Service culturel pour tenter de les récupérer.

Nous sommes conscients qu'il ne s'agit que d'un premier succès et que l'effet de renouveau obtenu grâce à la réouverture inattendue du musée ne se reproduira pas cette année. Il nous faut donc attirer de nouveau des visiteurs en nombre, et nous devons donc développer de nouveaux projets. Bien sûr, nous ne manquerons pas de vous en informer.

Par ailleurs, les autres activités de l'association, qu'il s'agisse des conférences pour la période hivernale ou des sorties culturelles, ont été poursuivies.

Je soulignerai deux évènements particulièrement rassembleurs. Pour la première fois, nous avons proposé une visite des Hôtels particuliers du Centre historique; les propriétaires de ces demeures ont eu la gentillesse d'ouvrir leurs portes et certains d'entre eux ont même saisi cette occasion pour adhérer à l'association. Le succès a été très grand puisque, bien que nous ayons réservé cette visite à nos seuls adhérents, nous avons eu les plus grandes peines du monde à limiter le nombre de participants à 40 personnes. C'est tout un « Forcalquier secret » qui a été découvert. D'autres propriétaires nous ont promis leur participation pour renouveler cette sortie l'été prochain. Enfin, comme d'habitude, le traditionnel repas estival a rassemblé nombre d'entre nous dans une ambiance amicale et sympathique dans le cadre privilégié du « Jardin des délices ».

Ceci me conduit tout naturellement à terminer cet article sur une réflexion plus large. Une association comme la nôtre ne vit que par un travail d'équipe. Les membres du Conseil, très présents aux nombreuses réunions que j'ai dû organiser pour traiter les questions qui se sont posées, savaient pouvoir compter sur le dévouement et l'efficacité des adhérents du Patrimoine du pays de Forcalquier. Si nous nous sommes engagés à assurer la garde et l'accueil du musée c'est parce que nous savions que nos adhérents nous suivraient. Si les idées de conférences et les propositions de sorties sont nombreuses c'est parce que les membres de l'association s'y engagent. De même, lorsque nous avons décidé de réaliser, sous l'égide de Jeanine, le numéro spécial du bulletin que vous avez en mains et qui est consacré au musée de Forcalquier, nous savions aussi que ceux que nous solliciterions nous aideraient. C'est donc à vous tous que je dois témoigner ma gratitude et mes remerciements pour l'aide constante que vous apportez au « **Patrimoine du Pays de Forcalquier** », en souhaitant que, ce que nous avons pu réaliser cette année, puisse encore se développer à l'avenir.

Alain Géray

Les collections exposées en permanence au musée

GÉOLOGIE des échantillons de roches et de fossiles caractéristiques de notre région

PRÉHISTOIRE : outils en silex du Largue, haches de pierre verte des Alpes

PROTOHISTOIRE : l'oppidum du Chastelard de Lardiers : échantillons de lampes votives

ANTIQUITÉ gallo-romaine Urne et dépôts funéraires

Petit Mercure

Tête masculine

Tête féminine

Tuiles romaines

ANTIQUITÉ TARDIVE : Tête masculine en marbre.

ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE

Chapiteau de Saint-Mary

RENAISSANCE - XVIe - XVIIe siècle : miroirs, mobilier, sièges,
tableaux dont celui de Jacques Gaffarel

XVIIIe siècle : Époque Louis XV : mobilier chaises

Époque Louis XVI : mobiliers et faïences, tableaux

Révolution : portraits de Révolutionnaires

XIXe siècle : Série de dessins et vues de Forcalquier

Mobilier provençal

Objets religieux, ex-voto.

Objets domestiques et vêtements

Outils et matériel rural

Les réserves importantes du musée ont déjà fait, et pourront de nouveau, faire l'objet d'expositions temporaires à thème.



Le MUSEE de FORCALQUIER

Le musée de Forcalquier a eu cent ans en 2012.

C'est en effet en 1912 que cet ensemble, qui regroupe une grande quantité d'objets, de meubles, de toiles et dessins, retraçant l'histoire culturelle de Forcalquier a été créé.

Il est installé au 2^e étage de l'ancien couvent des Visitandines (Remarquez, au passage, le bel escalier à balustres en gypserie du XVII^e siècle) occupé par la mairie de Forcalquier ainsi que par les Archives Municipales.

Sa création a constitué un des grands événements de l'évolution de Forcalquier durant la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, avec celle de l'Athénée, société d'échanges de savoir, ainsi que la construction du château d'eau, celle de l'hôpital Saint-Michel, qui suivent de peu l'arrivée du chemin de fer.

Il ne présente actuellement qu'une petite partie des collections car il est polyvalent. Il contient un remarquable mobilier de différentes époques du XVI^e au XIX^e s. représentatif de la région et quelques pièces archéologiques et géologiques notables. On y voit aussi des objets domestiques, agricoles ou religieux, des vêtements traditionnels provençaux ou qui ont une histoire, des poteries et des faïences. En outre, il comporte une riche collection de nombreux dessins, peintures, gravures, paysages ou portraits, s'étendant du XVII^e au XX^e s. venus des différents édifices religieux désaffectés, mais aussi de dons de Forcalquiérens et d'œuvres qui ont été confiées par l'Etat à ce «Musée de France».

1° Histoire des collections muséales : le fonds muséal a été fondé en 1912 sous l'impulsion de Monsieur Eugène Derbez, instituteur. Ce dernier a relaté les circonstances amusantes de cette origine dans le premier cahier d'inventaire du musée :

En 1911, une sixième classe était créée à l'école communale de Forcalquier. Comme les locaux du groupe scolaire situé au quartier de Saint-Marc étaient insuffisants, on aménagea une salle de classe et un logement dans l'ancienne maison d'arrêt et la gendarmerie à cheval, primitivement couvent des Récollets.

L'instituteur titulaire du nouveau poste fut installé dans ses fonctions le 16 avril de la même année. C'était Monsieur DERBEZ Eugène Victor-Emilion Marie Ernest.

À ce moment la ville transformait en lavoir public l'écurie de l'ancienne gendarmerie.

Le nouveau maître était là depuis quelques mois lorsque M. le Maire lui confia la bibliothèque communale qui jusqu'alors occupait une des salles de l'Hôtel de Ville et qui (fut) transférée dans la chapelle de l'ancienne maison d'arrêt.

Un jour que M. le Maire et l'instituteur causaient dans la cour des lavoirs, en sortant de la bibliothèque, le premier fit remarquer que la ville pourrait tirer un bon parti des anciens greniers à fourrage situés au-dessus des lavoirs en y faisant des logements qui se loueraient très bien.

- Oui, à des sourds observa le maître en riant. Vous oubliez donc M. le Maire le bruit des battoirs et des langues des lessiveuses.

- Vous avez raison. Ne pensons plus aux logements.

- Il y aurait là continua l'instituteur un emplacement magnifique pour un musée.

- Oui, mais nous n'avons pas de musée à y mettre.

- Il n'y a qu'à en créer un.

- J'y pense depuis longtemps mais je n'ai jamais vu encore le moyen de réaliser ce projet.

- Si vous voulez que nous essayions ?

- Soit, essayons, faites pour le mieux et je vous aiderai autant que je le pourrai.

*- Je commence dès aujourd'hui. J'ai quelques minéraux, quelques fossiles et divers objets. Je vais les mettre dans la bibliothèque sur l'autel de la chapelle ; (phrase cancellée)
Telle est l'origine de notre musée.
Forcalquier décembre 1912. DERBEZ*

En quelques mois, sous l'impulsion de M. Derbez, appuyé par le maire Martial Sicard et avec l'aide du Marquis Charles d'Autane, ainsi que de Monsieur Lèbre, le musée s'est rempli grâce aux dons des collectionneurs habitant la ville.

Il conserve en dépôt des meubles de l'ancien hôpital de Forcalquier et s'est enrichi de tableaux récupérés dans les chapelles et dans l'ancien couvent des Visitandines. De plus il bénéficie d'un dépôt de l'Etat grâce à l'influence du député Louis Andrieux. (1918-1920).

En outre une importante donation a été faite en 1948 par Mme Audibert, née Plauchud, constituée de nombreux meubles et d'une importante collection de faïences. S'y sont ajoutées des peintures venant de peintres qui ont fait don d'une de leurs œuvres à la ville.

En outre la ville possède 478 œuvres créées par 151 artistes de la deuxième moitié du XXe réunies par Lucien Henri, antiquaire et collectionneur privé, (1924-1983), originaire de Forcalquier. Cette collection d'art contemporain donation des amis de Boris Bojnev comporte des œuvres d'artistes considérés comme novateurs à cette époque et maintenant reconnus ou encore celles de peintres de réputation internationale.

2° Histoire du bâtiment : Le Couvent des Visitandines.

Lors de la peste de 1630 la municipalité fit le vœu de fonder un couvent de religieuses ; le fléau ayant cessé on construisit ce vaste couvent de La Visitation célébrant la visite de Marie à Elisabeth.

La Visitation : Visite de Marie à sa cousine Élisabeth. Après avoir annoncé à Marie le mystère de l'Incarnation, l'archange Gabriel la prévient que sa cousine Élisabeth, âgée et jusque là stérile, sera mère dans trois mois, par un nouveau prodige. Marie ne tarda pas à se mettre en route pour féliciter l'heureuse mère.

Après la Révolution ce couvent sera transformé en collège de la ville mais conservera la chapelle avec sa façade inachevée du XVIIe siècle, actuellement salle de cinéma.

Forcalquier n'ayant pas eu l'autorisation de créer un collège royal, fut privé de son établissement public au profit de Manosque en 1815 c'est pourquoi, en 1816, la ville offre à Monseigneur de Miollis les locaux du couvent. La direction est confiées aux Jésuites et le collège remporte un grand succès puisqu'il compte jusqu'à quatre cents pensionnaires et devient le second collège de France. Une ordonnance de 1828 chasse les Jésuites ; en 1830 l'évêque y installe le petit séminaire diocésain.

En 1853, un autre séminaire ayant été bâti à Digne, celui de Forcalquier devint simple collège libre. Les Jésuites y recréèrent ensuite le collège Saint-Louis de Gonzague qui ne ferma ses portes qu'en 1903 (expulsion des congrégations).

On ne sait pas exactement quand le premier musée, installé aux anciennes prisons, fut transféré dans l'ancien couvent ; il y était en 1918 et très fourni car, en quelques années, il avait été rempli par les dons des Forcalquiérens. Une photo en fait foi.

La possibilité de doter le musée de remarquables mobiliers venant des établissements religieux hospitaliers (peut être à la création de l'hôpital neuf Saint-Michel et du transfert de l'ancien Hôtel-Dieu vers ce nouvel hôpital), nécessita sans doute de plus grands locaux. L'ancien dortoir du collège parut approprié.

Dans les années 1970, on a abaissé la hauteur du bâtiment d'un étage, le musée a alors été déménagé à l'étage du dessous, où se trouvaient jadis des dortoirs,

3° La vie du musée. Monsieur Marquet de Vasselot, dans les années autour de 1940, a été le conservateur du musée le plus remarquable et a établi un inventaire par catégories des objets qui est encore le plus fiable de nos jours. Monsieur Dumoulin, conservateur des musées d'Apt, Digne et Forcalquier a présidé à la réinstallation du musée à l'étage actuel. Pendant son mandat à la culture, Monsieur Jean-Yves Royer a fait réaménager le musée et procéder à des restaurations de tableaux. Il a également fait entreprendre un inventaire par Madame Dosseto. En 1996, l'association Patrimoine du pays de Forcalquier, nouvellement constituée, est appelée par l'adjointe à la culture pour constater l'état catastrophique d'œuvres restées dans les combles, dans la poussière et les fuites accidentelles. Nous avons contacté Monsieur Cyril Dumontet, le conservateur départemental, qui est intervenu dans le cadre d'une convention avec la municipalité. Avec le concours des membres de notre association, les tableaux ont été descendus, dépoussiérés, photographiés et rangés verticalement dans des étagères construites à cet effet, après les avoir protégés par des plastiques à bulles.

C'est à cette époque qu'a été instauré un service culturel qui a pris en charge les archives municipales et le musée.

Par la suite, pour diverses raisons, le musée sera fermé, si l'on excepte plusieurs expositions temporaires créées par le Service Culturel pour tenter de lui redonner vie.

De notre côté, en tant qu'association se consacrant au patrimoine, nous avons organisé avec l'aide du service culturel, deux expositions successives sur des thèmes permettant d'exposer conjointement des tableaux du musée et des œuvres de peintres contemporains locaux, qui ont obtenu un franc succès. De son côté, en dépit de la fermeture du musée, le service culturel a intégré dans le programme « Mémoire photographique des hommes de plume de Forcalquier » les collections muséales de photos de Martial Sicard et d'Eugène Plauchud, ainsi sauvegardées par numérisation grâce au programme régional E-Service Territoire pour être progressivement mises en ligne.

En 2012, notre proposition d'ouvrir le musée en assurant les permanences par des bénévoles de l'association a été acceptée. Le lundi 18 juin 2012, le musée a donc rouvert ses portes, après plus de six ans de fermeture, pour une saison estivale qui a comptabilisé 1257 entrées gratuites. Une nouvelle ouverture estivale est programmée pour l'été 2013 avec des améliorations et des nouveautés dans les objets exposés. Reste maintenant à réaliser un inventaire exhaustif des collections auquel notre association a pris l'engagement d'apporter son aide et ses compétences.



Admirez le très bel escalier à balustres du XVIIe siècle qui conduit au musée et, tout en bas, l'authentique pinacle de la fontaine Saint-Michel et la statue du saint à son sommet.

La géologie autour de Forcalquier



Les diamants de Saint-Maime : Quartz hyalin en petits cristaux isolés



Dents fossile de Squale de grande taille-25 millions d'années-terroir de Forcalquier. Son entrée dans le musée mentionne « Carcharodon magarodon » venant de la colline de Saint-Panrace à Forcalquier.



Les étoiles de Saint-Vincent : Calcaire liasique à tiges d'Encrines dont la section se présente en forme d'étoiles qui ont été utilisées dans la bijouterie locale.

La Préhistoire autour de Forcalquier

La préhistoire est abondamment représentée en Pays de Forcalquier. Le Paléolithique local est peu connu, mais le néolithique l'est beaucoup plus grâce à la présence de silex, dans les couches géologiques, qui a favorisé l'approvisionnement et la taille locale. Dans la vallée du Lague, il est courant de découvrir, dans les champs, des silex taillés à patine blanche. De plus, un grand oppidum fortifié et des dolmens sont avérés sur le territoire même de la commune.

Les gros galets charriés par la Durance à partir des montagnes alpines constituaient une mine locale de pierres propices à leur façonnage. Les haches de pierre polie retrouvées sur notre territoire sont majoritairement en pierre verte



Lames silex du Lague travaillées en pointe de flèches retouchées sur les bords.



Haches polies en roche verte de la Durance (2000 ans avant J.-C.)

Protohistoire : L'oppidum-sanctuaire du Chastelard de Lardiers

Tout autour de Forcalquier, sur le sommet de collines, ont été repérés des *oppida* caractérisés par de très épais murs en pierres sèches, isolant des habitats. Ils étaient, avant la conquête romaine, peuplés de celto-ligures qui ont finalement déserté leurs sites perchés au profit des plaines, où des *villae*, - grands domaines romains de productions agricoles - avaient été établis et dont ils sont peut-être devenus la main-d'œuvre. Chastelard de Lardiers est particulier.

C'est un oppidum-sanctuaire situé en limite de territoires de deux peuplades gauloises les *Vocontii* et les *Albici*, au sommet (991m) d'un mamelon du piémont sud de la montagne de Lure. Le site fut occupé de la fin du premier Age du fer au Bas-Empire romain.

Pendant une première période, du IV^e s. av. J.-C. jusqu'au début de notre ère, c'est un village protohistorique fortifié, ou *oppidum*, constitué d'un habitat, installé sur une étendue de huit hectares, entouré de trois puissantes enceintes en pierre sèche. A partir du début de notre ère, le village est abandonné et arasé. Les habitants se sont rapprochés des domaines ruraux gallo-romains des vallées du Lague, d'un côté et de la Laye, de l'autre. Un grand sanctuaire est alors aménagé, faisant suite sans doute à un lieu de culte antérieur, à l'intérieur même des anciennes murailles qui deviennent enceinte sacrée.

Une voie sacrée (2,80 m de largeur), avec des ornières qui témoignent d'une longue circulation, mène au temple lui-même. Les murs qui la bordent sont jalonnés de niches cultuelles qui devaient contenir des autels. On voit, sur la reconstitution, les rapports de la voie avec le temple situé au sommet du site. Le temple est de type gaulois appelé *fanum*, constitué d'une grande cour au centre de laquelle est la *cella*, salle carrée (6 x 6 m) abritant la statue de la divinité, lieu qui n'est accessible qu'aux seuls prêtres. La cour est fermée extérieurement par un haut mur aveugle contre lequel, à l'intérieur, court une galerie couverte (24 x 3 m), mais ouverte vers la *cella*. À quelques mètres du temple ont été découvertes les parties basses d'un portique (32 m x 4,70 m), composé d'une longue salle destinée à abriter les pèlerins, contre laquelle est adossée une série de petites salles contiguës dont la fonction est incertaine. Le site est consacré à plusieurs divinités, dont *Belado*, dieu gaulois attesté par ailleurs dans la région (Limans, La Tour-d'Aigues, Plaisians) et assimilé à Mars sous l'influence des Romains.

Les premières fouilles régulières ont eu lieu sous la direction de Jean et Guy Barroul (1961/1967). Elles ont révélé des autels et des fragments d'inscriptions, mais surtout des milliers de petits objets déposés en offrande : près de 500 monnaies, des bijoux d'or, d'argent et de bronze, près de 15.000 anneaux et plaquettes de bronze perforées, des fragments de vaisselle et de statuettes de bronze. La partie la plus importante des offrandes consiste en plusieurs dizaines de milliers de lampes à huile en terre cuite trouvées dans une fosse sacrée (*favissa*), déposées là pour faire de la place à d'autres apportées par de nouveaux pèlerins. Certaines proviennent d'ateliers de potiers forts éloignés (vallée du Pô), d'autres d'ateliers régionaux. Enfin de nombreuses lampes sont de fabrication locale, souvent très frustes.

Aucun texte ancien sur ce sanctuaire n'étant connu, on ne peut en connaître les pratiques que par l'archéologie. On ignore presque tout des divinités honorées, des rites pratiqués, de la fréquence et de l'objet même des pèlerinages qui s'y déroulaient. Seules les niches cultuelles, établies le long de la voie sacrée, laissent imaginer des processions. La présence et le nombre des offrandes portent cependant témoignage de l'intensité de la religiosité populaire et de la durée de ce lieu de pèlerinage sur près de quatre siècles, avec une apogée sous les empereurs Antonins, au II^e s. de notre ère. Le site semble avoir été abandonné vers la fin du IV^e siècle, au moment du surgissement du christianisme en Haute-Provence. Le mobilier des fouilles effectuées entre 1961 et 1967 est conservé et présenté au musée archéologique d'Apt.



Reconstitution du temple de Chastelard par Pierre Prouillac

Les lampes du Chastelard de Lardiers



Ces lampes votives, déposées par milliers, n'ont brûlé qu'une fois. Beaucoup d'entre-elles, n'ont pas été allumées, certaines ne sont même pas fonctionnelles. Recueillies par les habitants de fermes autour du site, elles étaient connues et étudiées, dès 1962, par Jean Dupont, qui les a classées en :

- Lampes d'ateliers spécialisés, avec leurs marques au revers, faites d'argile bien cuite, le réservoir et le couvercle moulés séparément. Elles peuvent venir de très loin.
- Lampes indigènes, en séries, de petites dimensions, travail médiocre, pâte grise, souvent crue et moulées d'une seule pièce.
- Lampes indigènes de fabrication individuelle de petites dimensions, pétries, non moulées, de formes frustes et crues. Chaque exemplaire est unique. Certaines n'étaient même pas perforées, (simulacre dans ces cas là).

Leurs origines sont diverses. Elles viennent d'ateliers signées : "Strobil" de Vaison, "Lop" ou "Cassi" de la vallée du Pô. Des lampes, semblables à celles de Lardiers, mais d'ateliers non encore identifiés en 1962, ont été trouvées à Arles, Die, Vienne et même en Tunisie.

Les sujets figurés sur le décor des lampes : Ornements végétaux stylisés. Objets et symboles : urnes ou autels. Oiseaux ou animaux : faisan, coq, aigle, colombe, canard. Animaux domestiques : chien, chèvre, cheval, âne, lapin. Animaux sauvages : lièvre, biche, cerf, lion, éléphant, ours. Animaux marins : poisson, dauphin, pieuvre. Personnages humains : cavalier, tête d'homme ou de femme, conducteur de char, vannier. Sujets érotiques. Amours ou Génies, divinités solaires ou lunaires, des sphinges, Jupiter, silène, déesses.

Leurs datations : Elles sont majoritairement des Ier et IIe siècles après J.-C.

Évolution des formes des lampes à huile

Les lampes à graisse ou à huile sont apparues dès la préhistoire sous la forme d'un galet creusé ou d'un coquillage contenant des graisses animales ou suif. La deuxième étape est l'installation d'une mèche trempant dans la graisse et permettant l'allumage de son extrémité.

Dès l'apparition des terres cuites, les hommes, imitant la nature, fabriquent de simples coupelles que l'on remplit d'huile.

On améliore ces coupelles en en pinçant les bords pour réaliser l'emplacement de la sortie de la mèche ou des mèches (Lampes puniques des VIII^e et VII^e siècles av. J.-C.)

Puis on pince et on colle la coupelle en son milieu, réalisant ainsi un réservoir fermé (lampe punique du II^e s. av. J.-C.)

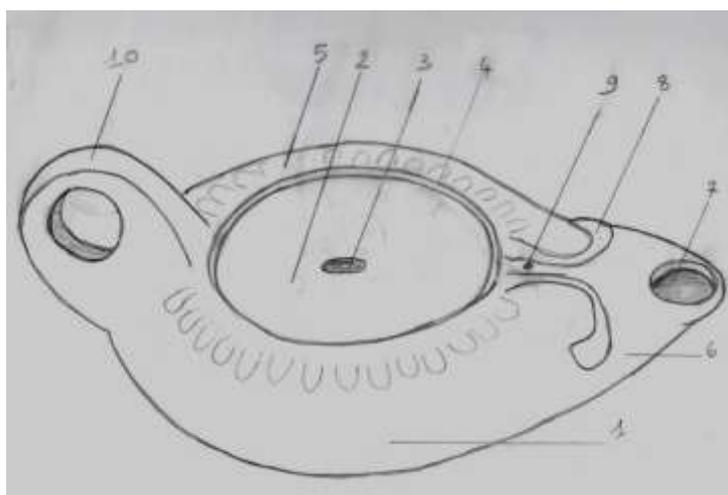
Du VI^e au IV^e s. av. J.-C. les lampes grecques sont d'abord façonnées au tour, puis moulées en deux parties (basse et haute) puis collées ensemble. On y ajoute un bec qui maintient mieux la mèche et l'éloigne du réservoir. Un trou central permet le remplissage. On les vernit pour en assurer l'étanchéité.

Une amélioration est apportée par adjonction d'un poucier (emplacement du pouce) pour tenir plus facilement (Lampe gréco-italique du milieu du I^{er} siècle av. J.-C.), ou d'une anse.

Enfin, à partir du I^{er} siècle, les lampes, objets usuels, deviennent objets d'ornement : la partie supérieure devient un médaillon décoré. On multiplie les types de formes, d'anses, de becs et de décors du médaillon, le bec est bordé de volutes ; au milieu du I^{er} siècle de notre ère les signatures de potiers apparaissent sur le fond de la lampe.

Du Bas-Empire au VII^e siècle, on constate un appauvrissement et une simplification des modèles. À l'ère chrétienne, les formes africaines deviennent ovoïdes, des motifs décoratifs chrétiens apparaissent.

Anatomie d'une lampe à huile



1-cuve-réservoir, 2-médaillon circulaire couvrant le réservoir, 3-orifice de remplissage, 4-moulures qui fixent le médaillon sur la cuve, 5-bandeau décoré, 6-bec, 7-orifice pour sortie de mèche, 8-volutes, 9-trou d'évent, 10-anse (qui peut aussi porter un réflecteur).

Les témoignages de l'Antiquité à Forcalquier

Les tuiles et les bourneaux. L'Antiquité d'époque romaine est bien présente sur le territoire de Forcalquier et des villages environnants : à Niozelles une stèle dédiée à Jupiter non loin de la *via domitia* ; à Lurs le site de l'antique *Alaunium*, étape sur la même voie, ainsi qu'un pont dont la base est romaine ; à Peyruis un sanctuaire au passage d'un ruisseau qu'elle franchissait au quartier de la Cassine ; à Villeneuve la base d'une construction romaine au quartier Saint-Saturnin etc. À Forcalquier même, des parties de *dolium* ont été localisées vers la ferme Saint-Mary, des monnaies romaines ont été trouvées çà et là. Au musée les deux têtes sculptées dans la pierre viennent de Forcalquier même. Cependant aucune fouille sur un site d'époque romaine n'a été réalisée à Forcalquier.

Le musée comporte plusieurs objets d'origine antique :



tegula



tuyaux en terre cuite

Les *tegulae* (*tegula* au singulier) ou tuiles romaines. Ce sont de grandes plaques de terre cuite de 3 ou 4 cm d'épaisseur que l'on juxtapose en les clouant sur les soliveaux des toitures. Elles sont mises côte à côte dans le sens de leur largeur et superposées dans le sens de leur longueur : celle du dessus recouvrant partiellement celle du dessous pour assurer l'écoulement de la pluie. Cet écoulement est facilité par leurs rebords latéraux surélevés de deux centimètre environ.

Un autre type de tuiles, les *imbreces*, (*imbrex* au singulier), qui ont la forme de nos tuiles provençales, recouvrent leurs rebords latéraux juxtaposés. Elles assurent l'étanchéité entre les tuiles posées côte à côte. La superposition des tuiles dans le sens de leur longueur est facilitée par des évidements sur le dessus de la partie haute de la tuile inférieure correspondant à des évidements du dessous de la tuile supérieure. Elles ont été utilisées jusqu'au Haut-Moyen-Âge, tant elles étaient solides.

Ces tuyaux de terre cuite sont les ancêtres de nos « bourneaux » provençaux, ils servent de canalisation pour l'eau des captages ; ils s'emboîtent les uns aux autres, grâce à leurs extrémités munies d'un bout plus étroit d'un côté et d'un plus large de l'autre et étanchés sans doute par de la filasse enduite de poix.

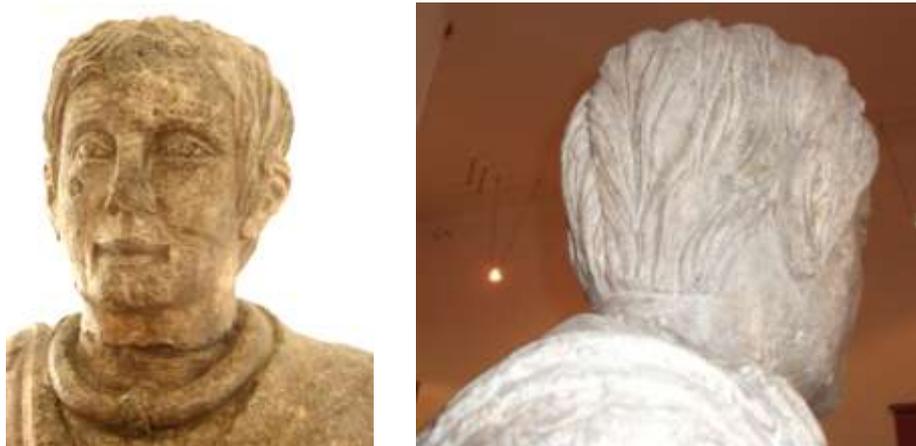
Tête masculine en calcaire local



C'est une tête masculine, plus grande que nature, puissante. Le visage est très régulier, les orbites profondes et les lèvres serrées. La chevelure abondante retombe sur les tempes et le cou, en mèches régulières en forme de V imbriqués. Il y a des traces d'ocre sur les cheveux au niveau des tempes et du cou. C'est un travail local du Haut-Empire, en calcaire local tendre, (haut.30 cm, larg. 22 cm). La provenance est imprécise, région de Forcalquier, peut-être au quartier Saint-Pierre à Forcalquier. Elle pourrait provenir d'un monument funéraire.

D'après Guy Barruol, Archéologie en pays de Forcalquier, Alpes de Lumière, n° 103, 1990.

D'après Guy Barruol cette sculpture pourrait, elle-aussi, avoir fait partie d'un décor de mausolée, tout comme celle du guerrier de Vachères, qu'elle n'est pas sans rappeler, particulièrement au niveau de la chevelure qui est cependant moins élaborée tout en s'inspirant du même principe décoratif (ci-dessous).



Musée de Vachères : tête du guerrier (photos Roch Debaste et Jeanine Bourvéau)

Découvert en 1892 à Vachères, le guerrier de Vachères, est la statue en pied, plus grande que nature, d'un soldat romain d'origine gauloise car il porte un torque autour du cou. Il est vêtu d'une cotte de mailles et porte un glaive et un bouclier. La statue appartenait, d'après Guy Barruol, à un mausolée qui n'a pas encore pu être formellement localisé. L'original est au musée Lapidaire de la fondation Calvet à Avignon.

Antiquité tardive : Tête juvénile masculine en marbre blanc.



Tête en marbre trouvée sous le chœur de l'église - Monnaie du dernier empereur Romulus Augustulus

Tête en marbre blanc de Carrare de 47,7 cm. de haut, découverte en 1943 au cours de travaux dans le sous-sol de l'église N.D. du Bourguet à Forcalquier, sous le chœur devant le maître autel. C'est une tête d'adolescent, plus grande que nature, portée par un cou très puissant ; la partie gauche du visage (œil, nez, lèvres, joue, oreille) a subi des mutilations, (cassures fraîches). Le visage imberbe, sans ride, parfaitement lisse et rond, présente des lèvres étroites et serrées, un nez épaté, des yeux soigneusement dessinés ; seul l'œil droit est conservé, l'iris et la pupille sont soulignés par de profondes incisions. Un front haut et dégagé, l'oreille droite, la seule existante, paraît atrophiée. La calotte crânienne, particulièrement haute et la nuque, ne sont que sommairement ébauchées (état premier de l'œuvre ou bûchage de la chevelure ultérieur?). Une trace horizontale de rouille, laissée par une bandelette de fer au niveau des tempes et du front, indique que la tête était couronnée par un ornement métallique disparu (diadème, casque..), ce qui expliquerait le niveau bas sur le front, et surtout que le haut et l'arrière du crâne aient été laissés brut et les oreilles non terminées.

Compte tenu de sa qualité - et sans doute de sa somptuosité - ce portrait de jeune adolescent pourrait avoir été fixé sur une statue de *togatus* car il y a, à la base du cou, un tenon conique travaillé. On y verrait volontiers la représentation d'un personnage officiel ou d'un notable local ou provincial, mais peut être aussi celle d'un jeune empereur.

Tout à fait unique en Narbonnaise par son style, il pourrait s'agir d'une œuvre tardive, fin du IV^e siècle importée d'Italie du Nord.

(D'après Guy Barraol, «Archéologie en pays de Forcalquier», *Alpes de Lumière* n°103, 1990).

Cette pièce de monnaie à l'effigie du dernier empereur **Romulus Augustulus**, 475-476, lui aussi très jeune puisque âgé de 15 ans, montre le type de casque qui pouvait coiffer notre jeune homme de marbre et de plus le jeune empereur n'a-t-il pas un air de ressemblance avec notre jeune joufflu ?

Sources

M.Provence, «Une tête en marbre blanc.» *Rhodania* 1947, et *Bull. de la S.S.L des Basses-Alpes* n° 191, 1952.

R. Lantierin Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statue, bustes de la Gaule romaine*, XV, 1966

J.Y. Royer, *Forcalquier* 1986 (*Relation de la trouvaille, dans la Croix des Alpes* du 19 sept 1943).

Note : Togatus: statue stéréotypée d'homme portant une toge, mais dépourvue de tête, produite en série. On pouvait y placer à volonté, la tête portraiturée de personnage que l'on souhaitait honorer ! Quand le magistrat représenté était éliminé, on mettait le suivant à sa place sans engager de gros frais!

Archéologie médiévale

L'origine médiévale de Forcalquier : la villa Betorrida.

En 814, le célèbre document appelé le polyptique de Wadalde, établi pour l'abbaye Saint-Victor de Marseille, mentionne une *villa Betorrida* dans un territoire qui ne porte pas encore le nom de Forcalquier. Ce très grand domaine, qui fait suite à un domaine gallo-romain, possédait beaucoup de fermes sous sa dépendance. Celles-ci s'étendaient de La Brillanne à Fontienne. L'église attachée à ce domaine, notre Saint-Promasse était, au milieu des terres cultivées, le centre d'un habitat qui s'est constitué dès le Haut-Moyen-Âge.

Plus de deux cents ans après, un autre texte le désigne sous le nom de *vicus vetus* c'est-à-dire « vieux village ». Il mentionne aussi le marché « notre marché du lundi » qui a pratiquement mille ans ! Entre temps vers 950, une fortification a été élevée sur la colline que nous connaissons, elle a pris le nom de Forcalquier.

La citadelle : Les cendres de saint Mary et Forcalquier.

La tradition situe vers 950, l'arrivée des restes de saint Marius ou Mary, mis à l'abri des incursions sarrasines dans la « citadelle de Forcalquier ». C'est ainsi que l'on découvre pour la première fois ce nom.

C'est l'occasion de construire, près de la fortification, une église dédiée à Saint-Mary qui plus tard, au XI^e siècle, sera érigée en cathédrale à égalité de droits avec celle de Sisteron.

Voilà l'origine du chapiteau attribué à l'église Saint-Mary présenté au musée.

Des fouilles ont été faites sur ce site entre 2009 et 2010. Elles ont précisé l'implantation de la cathédrale du XII^e siècle, mais n'ont apporté aucun élément sur l'emplacement de l'église précédente du XI^e siècle dont provient ce chapiteau.

En vieille ville, des tombes et des vestiges ont été enfouis dans les modifications topographiques du site. Des fouilles préventives avant travaux ont révélé les limites de l'église maintenant détruite de Saint-Pierre, une des quatre églises paroissiales de la ville. Elles ont aussi révélé des tombes, des caves et l'origine de certaines maisons du vieux Forcalquier.

Des objets ou partie d'objets ont été trouvés, nous espérons qu'ils seront bientôt exposés au musée (parties de croix émaillées, tessons de poteries)

Niozelles, village voisin de Forcalquier déjà cité lui aussi dans le Polyptique de Wadalde a été le lieu d'une fouille exhaustive par Daniel Mouton sur le site de la « *roca d'Aldefred* ».

Il s'agit d'une motte castrale ayant été habitée à la fin du Xe jusqu'à la moitié du XI^e environ. Elle a produit des éléments précieux pour la connaissance de cette époque contemporaine de la création de Forcalquier : topographie des bâtiments sur la motte, objets utilisés, céramiques, armes, outillage, façons de se nourrir, de cuire les aliments, sans doute identiques à ceux de Forcalquier, mais introuvables ici car on a continué à habiter sur le site, à le transformer, à l'araser, à le creuser au point qu'il ne reste rien des Xe et XI^e siècles à Forcalquier qui ont sans doute commencé, de même qu'à Niozelles, sous forme d'une motte castrale sur laquelle un bâtiment seigneurial et une tour avec enceinte ont été successivement érigés.

Il sera bien sûr profitable à la connaissance médiévale de notre territoire que les objets des fouilles de Niozelles rejoignent aussi le musée.

Le Chapiteau de Saint-Mary



Chapiteau en calcaire local friable, Hauteur 26 cm. Largeur 30,5 cm, trouvé en début du XXe siècle dans la démolition d'une vieille maison, rue Saint-Mary à Forcalquier. Donné avant 1919 par M. Latil, un habitant de Forcalquier.

Il provient vraisemblablement de l'ancienne cathédrale Saint-Mary du XIe siècle aujourd'hui disparue et dont les traces n'ont pas été retrouvées dans les fouilles récentes de la cathédrale du XIIIe, proche du donjon de l'évêque (encore en élévation).

Il pourrait provenir aussi de l'église Saint-Martin, chapelle castrale, au sommet de la colline, totalement disparue elle aussi

C'est un chapiteau sans astragale, sculpté sur trois faces, la 4^e étant seulement ébauchée ; l'épannelage tronconique de la corbeille accuse son caractère archaïque. Entre les feuilles d'acanthé de la zone inférieure et les volutes dégagées et très abîmées qui occupent les angles de la partie supérieure apparaissent des masques humains ou monstrueux.

À droite, une tête diabolique aplatie aux tempes bouffies surmontée de cornes, tirant la langue, au regard torve, à gauche une face humaine arrondie, au nez épaté, aux yeux gonflés et aux oreilles en anses de cruche collées aux tempes. Une autre face très mutilée présente les restes d'une figure animale, difficilement identifiable (tête et pattes brisées) se détachant sur fond de feuilles grossièrement imitées de l'acanthé. La dernière face offre seulement, sous un bandeau plat, deux rangées de feuilles d'acanthé très rustiques.

Le décor est taillé en taille de réserve, certains détails des physionomies sont obtenus au moyen de traits gravés.

Ce chapiteau roman très archaïque a été daté du XIe siècle par Jacques Thirion.

D'après Guy Barruol « Archéologie en pays de Forcalquier » Alpes de Lumière n° 103, 1990.

Il est actuellement le seul objet médiéval possédé par le musée de Forcalquier.

Sources :

Jacques Thirion, « Sculptures romanes en Haute-Provence », *Bulletin monumental*, n° 130, 1972.

Guy Barruol, « Provence Romane 2 » et « Art roman de Provence » *Alpes de Lumière*, n°60, 1977.

Jean-Yves Royer, « Forcalquier » 1986

La Renaissance et mobiliers des XVIe et XVIIe siècles

La Renaissance, arrivée au XVe s. chez les Italiens, parvient au XVIe s. en France où elle perdure jusque vers 1625, début du règne adulte de Louis XIII qui va promouvoir un style français. Avec la Renaissance on redécouvre l'Antiquité et on s'en inspire aussi bien dans l'architecture que dans l'art, particulièrement dans la sculpture. On en voit des exemples au musée de Forcalquier dans le mobilier où les formes des meubles ou les thèmes de leurs décors sont des rappels de l'histoire, des légendes ou de l'architecture antique.

Buffet Renaissance à deux corps



Cabinet Renaissance à deux corps -Meuble semblable dans sa forme conservé au Louvre. (1570-1580)

Ce meuble est composé de deux parties de volumes différents ; la partie haute est moins importante que la partie basse. C'est un type de meuble courant au XVIIe siècle.

D'après Yves de Marseille, ce meuble serait recomposé à partir de vantaux de portes récupérés sur des meubles détruits. En effet, les panneaux de la partie haute et de la partie basse ne semblent pas venir du même meuble, leurs décors ne sont pas homogènes. On remarquera que les piédroits figurent des Cariatides qui, comme les Atlantes, sont des thèmes antiques souvent présents dans le mobilier.



Détail d'un piédroit : ici l'Atlante s'est mué en Cariatide- Détail d'une tête sculptée

Buffet de style Renaissance, à fronton brisé



Le buffet à deux corps de Forcalquier La célèbre armoire de Clairvaux dont il a pu s'inspirer



Détail des panneaux sculptés

Diane ayant anéanti Actéon sous forme d'un cerf

Ce buffet en noyer est composé de deux parties : la partie supérieure est légèrement moins large que l'inférieure. Il exploite des thèmes d'inspiration antique : ici, dans la partie supérieure, il s'agit de la légende de Diane et d'Actéon. L'inventaire l'a enregistré comme buffet style Ducerceau. Il vient de la donation de Mme Audibert, née Plauchud de 1948.

Diane (Artémis des Grecs) était fille de Jupiter et de Latone et sœur d'Apollon. Habile autant que son frère à tirer de l'Arc, son occupation sur terre était la chasse particulièrement en forêt. Elle prenait les cerfs à la course ou les perçait de ses flèches. Elle était la divinité des chasseurs mais aussi déesse des vierges et de la chasteté. Très fière de sa beauté, elle ne souffrait pas d'être méprisée et devenait vindicative. Actéon, élevé par Chiron devint un grand chasseur ; il entretenait plus de 50 chiens ; Il eut l'insolence de vouloir se servir du gibier qu'on sacrifiait dans le temple de Diane pour célébrer ses noces et se vanta d'être plus habile chasseur que la déesse. Il l'a, un jour, surprise dans son bain ; elle en fut si contrariée qu'elle le métamorphosa en cerf et le fit déchirer sur le mont Citharon par ses propres chiens qu'elle avait excités contre lui. (Commentaires d'Hubert Latil.)

Ce buffet n'est peut être pas d'époque Renaissance mais peut avoir été recomposé au XIXe en réutilisant des panneaux de cette époque, décorés de thèmes de légendes antiques. Il pourrait être inspiré par la célèbre armoire de Clairvaux à fronton interrompu qui, elle, date des années 1570. On mesurera le foisonnement du décor et les Atlantes qui la décorent.

Buffet en noyer XVIIe siècle de facture locale



Ces buffets, d'époque Louis XIII, en noyer, avec décor losangique sur les portes et deux tiroirs à serrure, est traditionnel dans les vieilles maisons de Forcalquier. Ils ont un seule serrure pour les deux portes. Le premier battant à gauche, est condamné par un crochet fixé sur l'étagère intérieure ; c'est le second battant, à droite, qui par sa serrure, condamne l'ouverture de l'ensemble. Quelquefois ce type de meuble comporte une partie supérieure, elle aussi avec deux portes de même composition. Dans les maisons de Forcalquier on a pu aussi trouver une sorte de placard constitué d'une façade à deux étages en noyer, aux portes avec décor losangique et tiroirs, dont les côtés étaient maçonnés.

Beaucoup de maisons de Forcalquier avaient des portes de chambres ou des portes palières en noyer avec ce type de décor d'époque Louis XIII ; nombre d'entre elles ont été pillées dans les années soixante par des brocanteurs qui achetaient les maisons à bas-prix, enlevaient les portes anciennes, les remplaçaient par des portes en contre-plaqué et revendaient la maison !

On peut aussi s'étonner du peu de vestiges de maisons et de boiseries antérieures au XVIIe. Il y a pour cela une bonne raison, c'est la perte des trois quarts des habitants aux XVe et XVIe siècles, due aux épidémies de peste et autres choléras, aux conflits religieux et leurs exodes, qui ont tant amoindri la population que beaucoup de maisons ont été abandonnées. Les reconstructions sur des bases anciennes sont pour la majorité du XVIIe siècle. Je ne connais qu'une maison où avaient été signalées (mais enlevées depuis) des portes à plis de serviettes (XVe) et une autre maison où il y a encore (trésor caché, mais bien conservé) des peintures, couronnant la pièce, ayant des rapports avec les danses macabres aussi du XVe.

Pour avoir vu plusieurs meubles de ce format encore abrités par l'hôpital Saint-Michel à Forcalquier, Alain Gérard pense qu'ils ont pu être des commandes passées par l'ancien Hôtel-Dieu ou bien un couvent, au même ébéniste. **Cette constatation me permet de mentionner qu'il y a effectivement, dans cet hôpital, un gisement de meubles anciens, de tableaux et d'archives appartenant à la ville et qu'il faudrait envisager, dans l'avenir et pour leur conservation, de rapatrier au musée et aux archives municipales.**

Les coffres



Coffre de bois couvert de cuir et clouté



Détail de l'entrée de serrure

Coffre de mariage en bois recouvert de cuir et clouté. On peut remarquer qu'il s'apparente à une malle. Les clous réalisent un décor ressemblant à une dentelle. Il est composé de clous de laiton à tête ronde, de gros clous à tête ovale, de clous à tête diamantée, de plaquettes représentant une couronne comtale (surmontée d'une fleur de lys) et de fleurs de lys.

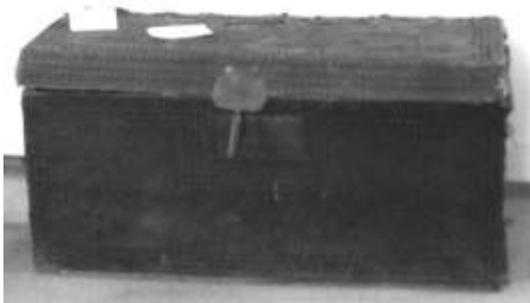
L'entrée de serrure est une plaque ornée de volutes et de « putti » (petits enfants joufflus) surmontés d'une couronne avec fleur de lys. Est-ce un décor conventionnel à cette époque ou bien le coffre a-t'il appartenu à un comte proche de la couronne royale ?

Il est à rapprocher du petit coffre à bijoux (vitrine de la salle 5) de la même époque et qui comporte le même type de décor.

Les coffres de mariage existent depuis le Moyen-Age ; en Italie, dans les familles aisées on offrait à la future épouse un coffre en bois précieux décoré et peint, quelque fois même par de très grands peintres qui y figuraient, sur le devant et à l'intérieur du couvercle, des scènes symboliques qui avaient un sens pour les futurs époux.

Ces coffres décorés alliaient fonctionnalité et esthétique au point d'atteindre à l'œuvre d'art.

Les coffres français du musée de Forcalquier sont d'une autre facture, en bois recouverts de clous de cuivre pour l'un et de laiton pour l'autre, donc insensibles à l'eau en cas de transport à l'arrière d'un carosse. Ce cloutage destiné à fixer le cuir présente cependant, à des degrés différents pour ces deux coffres, une recherche d'esthétique dans la disposition ou le choix des clous. Un troisième coffre, résolument Renaissance, avec des montants en forme de Cariatides, ne semble pas destiné spécialement au transport, mais se présente comme un meuble de rangement restant à poste, qui comporte cependant de solides poignées pour le déplacer d'une résidence à l'autre. Est-il d'époque ?



Coffre en bois recouvert de cuir et clous de cuivre

Coffre de style Renaissance peut être d'origine

Les trois miroirs du musée de Forcalquier

Les trois miroirs sont assez proches quant à l'époque de leur fabrication : ils ont tous les trois des éléments d'époque Louis XIV avec la nuance suivante : que les styles arrivent avec retard en Province et perdurent plus longtemps.

Le miroir à monogramme Le cadre est en bois plaqué (loupe de noyer) avec un beau travail de bois doré pour le fronton de grande importance, composé de rinceaux découpés surmontés d'une couronne de marquis qui permet de l'attribuer à un personnage titré dont le médaillon central du fronton porte les initiales non identifiées. Le miroir au mercure, fabrication qui se prolongera jusqu'à la fin du XVIIIe, est entouré de baguettes dorées et, aux angles seulement, d'ornements en forme de feuilles découpées en bois sculpté doré.

Le profil de la moulure raide est typique du style Louis XIV alors que, dans le fronton, on distingue autour du médaillon portant les initiales certains détails d'ornement comme les buchettes effilochées qui sont des motifs plutôt Rocaille, donc déjà Louis XV, alors que le décor de rubans plats est plutôt classique, comme les marguerites ou rosaces, elles aussi caractéristiques du style Louis XIV avec des détails qui rappellent de motif de Bérain.

Les palmettes ou coquilles d'angle à sept branches et bords retournés sont de style Régence (entre mort de Louis XIV et avènement de Louis XV), mais gardent un petit côté Louis XIV. Le résultat de l'observation donne une glace de style Louis XIV, avec les coquilles Régence et le fronton décoré de détails qui se sont surtout développés dans le style Louis XV.

Ce fronton, bien que cohérent avec le cadre, a peut-être été rajouté une trentaine d'années plus tard à l'instigation du propriétaire de ce beau miroir, désirant y placer un élément de son temps et mentionnant son rang ou encore, récupéré plus tardivement et assemblé au miroir qui avait un si beau cadre de bois, (que l'on peut comparer au cadre du portrait de Gaffarel).

Miroir avec fronton à corbeille

Il y a des doutes sur le cadre lui-même. Il pourrait avoir été fait au XIXe, dans le style XVIIIe.

Le fronton cependant serait ancien, fin Louis XIV, premier quart du XVIIIe. Il comporte, au sommet, une vannerie avec des marguerites, soutenue par un angelot, encadré de feuillages touffus et d'autres angelots, qui sont typiquement d'époque Louis XIV, de même que le décor de marguerites (première quart du XVIIIe). Des branches de laurier symbolisent la gloire d'un propriétaire qui se voulait illustre.

Le miroir lui-même semble avoir été installé au XIXe car il est biseauté à la façon de cette époque. L'original a peut-être été remplacé et complété, avec la moulure de rubans torsadés, qui est au contact même du miroir et ne semble pas de la même époque que le cadre lui-même qui, lui, serait plutôt de style Louis XVI.

Le miroir au lambrequin

Le décor de l'encadrement entourant immédiatement le miroir paraît lui, d'origine, avec ses cannelures qu'on dirait faites au doigt. Il fait plus authentiquement XVIIIe que le précédent. On y retrouve les marguerites de la glace précédente significatives de la première moitié du XVIIIe. Le fronton a lui aussi des motifs Louis XIV : la coquille centrale est une référence de ce style. Au dessous de cette coquille des motifs de lambrequin (figurés par trois langues festonnées, comme une garniture de rideau), sont aussi typiques du style Louis XIV, à la Bérain, alors que des motifs de style rocaille (donc Louis XV) comme les volutes étroites, les marguerites au dessus du fronton sont traitées à la façon de l'époque Louis XV. Elles sont probablement du milieu du XVIIIe siècle (vers 1750). Ce miroir n'est pas une copie ; tous les éléments sont authentiques avec dans sa création probablement vers 1750, un petit décalage

des modes pour atteindre la Provence, et incluant des éléments d'époques précédentes, mêlés à d'autres devenus plus à la mode de ce temps.

Cependant les retombées du fronton en forme de copeaux déroulés qui équilibrent l'état du fronton plus large que le cadre du miroir, pourraient aussi laisser penser qu'au cadre, (de type encadrement de tableau), pourrait avoir été ajouté un fronton récupéré sur un autre miroir, car malgré l'harmonie de l'ensemble le décor du fronton est plus inventif que celui du cadre qui est plus répétitif.

Dans les trois cas il serait intéressant d'avoir accès au dos de la glace qui permettait d'observer le « parquet » l'ensemble des planches qui en protègent l'arrière afin de distinguer des bois d'époques différentes ou des ajouts car il est à noter qu'au XIXe siècle où le goût des belles choses anciennes était très fort, on a beaucoup « trafiqué » les meubles en en créant de nouveaux avec des éléments anciens et ceci avec une grande habileté.

(Commentaires Yves de Marseille).



Miroir au monogramme,



Miroir à corbeille et angelots



Miroir au lambrequin



Détail du miroir à la corbeille

Les sièges

Le musée de Forcalquier comporte une série de sièges qui, sans être luxueux, nous offrent un échantillonnage de styles fort intéressants.

Un siège espagnol ?



Chaise en bois et cuir clouté du musée de Forcalquier -Fauteuil de type « frailerò » espagnol.

Ce fauteuil est consigné dans un des inventaires comme revêtu de cuir de Cordoue. Il semble, en effet, d'origine ibérique et on peut le comparer au modèle espagnol représenté à côté, pratiquement identique, trouvé sur Internet d'où sont tirées les caractéristiques suivantes « Type de siège, nommé *frailerò* ou de « siège de moine », à dossier droit, garni de cuir ou de velours clouté. Il se distingue des autres sièges européens des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, par tous ses montants qui sont droits et sans décor. Les seuls ornements existants se positionnent sur la traverse qui relie les pieds avant. Ce sont des frises ou entrelacs, abstraits et géométriques, hérités de l'art arabe. Les bras, encore horizontaux au XVI^{ème} siècle, se courbent et se terminent par un petit enroulement au XVII^{ème} siècle ». C'est le cas de notre fauteuil de Forcalquier. « Le bois de noyer utilisé par ces sièges espagnols sont d'une couleur foncée, particularité du noyer dans lequel ils sont fabriqués ».

Est-il d'origine espagnole ? Alain Geray fait remarquer que le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, Anne d'Autriche, a sûrement fait progresser la mode espagnole en France avec l'arrivée, en compagnie de la future souveraine, de vêtements, d'objets, de mobiliers, en fait d'une véritable cour espagnole qui a pu importer des modes en France.

Fauteuils du XVII^e siècle de style Louis XIII et Louis XIV.



chaise à bras et chaise à dossier droit sans accotoirs

Les sièges ci-dessus sont, tout deux, typiques du style Louis XIII de la 1ère partie du XVIIe. Celui de gauche, à montants et pieds tournés en spirale ou en balustre, entretoise en H et dossier droit, accotoirs droits, qui viennent d'apparaître et le font qualifier de « chaire à bras » Celle de droite au dossier droit a peut être son tissu d'origine (*D'après Y. de Marseille*)

Fauteuils Louis XIV



Deux fauteuil mixant des éléments Louis XIII et Louis XIV

Ces deux autres fauteuils sont d'époque Louis XIV avec des archaïsmes Louis XIII : Ils n'ont plus les pieds tournés en balustre mais en console, les traverses sont en accolade ou « os de mouton » et ils ont déjà le dossier incliné et de forme en chapeau de gendarme au lieu du dossier droits Louis XIII ; mais l'entretoise est toujours en H et pas en forme de X, et ils ont toujours une traverse qui relie les pieds avant.



Détail des points de croix

Détails des tapisseries

Ils sont recouverts de tapisseries. Celle de gauche pourrait être d'origine ; celle de droite est postérieure à l'origine du siège, mais remarquable car la partie centrale est composée de points beaucoup plus fins appelés points de Saint-Cyr, petits points destinés à représenter avec finesse les visages et les mains. Ici ils réalisent ce bouquet central floral comme une sorte d' « *emblema* » (motif central à tesselles très fines) des mosaïques antiques.

Fauteuils du XVIII siècle



Fauteuil XVIIIe époque Louis XV et Fauteuil XVIIIe d'époque Louis XVI estampillé Jacob

Pour le XVIIIe, on peut observer au musée de Forcalquier plusieurs sièges intéressants. On trouve le style Louis XV, à gauche, avec ses courbes et contre-courbes, et des ornements sculptés se rattachant au style rocaille. Au troisième tiers du XVIIIe on trouve le style Louis XVI, à droite, où ces courbes disparaissent au profit de formes droites que l'on retrouve dans les pieds cannelés des fauteuils et autres meubles comme la console en demi-lune ci-dessous.

Console en demi-lune



Console demi-lune Louis XVI, à pieds nervurés, non reliés par entretoise, décor doré, sur fond peint en bleu, dit bleu turquin. On y trouve rosaces, perles, rubans, guirlandes, macarons, carquois, tête d'Apollon d'inspiration antique apparue déjà dans style Louis XIV).

Le marbre gris-bleu est d'origine, car il n'est pas scié ni poli sur sa face arrière, mais laissé brut (signe d'authenticité) alors que les marbres modernes sont scié et très lisses.

Ce type de meuble tient compte des boiseries contre lesquelles il est appuyé, souvent placé vis à vis d'une cheminée et surmonté d'un grand miroir pris dans les boiseries

C'est un meuble de grande qualité. Meuble aristocratique, sans doute le plus beau du musée.

(Commentaires Yves de Marseille)

Les tableaux

Il ya plusieurs centaines de peintures, pastels, dessins ou gravures dans les réserves du musée, et nombre de portraits de personnages locaux dont certains ne sont pas identifiés.

Portrait de Jacques Gaffarel : C'est un portrait peint à l'huile sur toile, probablement unique en France, sans doute exécuté à Paris par un peintre non identifié. Remarquez la préciosité du cadre plaqué de fines tranches de loupe d'orme ou de peuplier. Au vu de l'âge apparent du personnage, ce portrait pourrait être daté des décennies 1640/1650.



Jacques de Gaffarel, bibliothécaire du cardinal de Richelieu -Huile sur toile - 55 x 46 cm.

Jacques Gaffarel, (1601-1681) est un personnage hors du commun, une grande figure du XVIIe siècle, assez méconnue en Pays de Forcalquier où il a pourtant vécu une grande partie de sa vie.

Né à Mane en 1601, certains auteurs donnent une origine italienne à sa famille : le nom apparaît en 1365 : Jehan Capharelli habite Vars au diocèse d'Embrun. Janette Quezel-Ambrunaz fait remarquer qu'il n'y a pas de « ph » dans les noms italiens, et précise que le prénom Jehan n'est pas italien non plus, il aurait du être Giovanni. Par contre le nom « lou gafarène » (le joufflu) existe en provençal, il a pu se décliner en nom d'un personnage puis d'une famille. Ce Jehan Gapharelli pourrait être, à l'origine des Gaffarel de Mane où l'on trouve en 1460, un Bertrand Gaffarel et en 1472 Jehan Gaffarelli.

Le père de Jacques Gaffarel, Claude, fils de Jacques Gaffarel, (chirurgien en 1528) est lui-même maître en chirurgie, consul de Mane en 1590, 1604, 1609, 1613 et 1618. Sa mère, Lucrèce Bermond, d'une famille de Vachères, l'a épousé, vers 1582.

Il commence ses études à Apt, les poursuit à Valence et puis en Sorbonne à Paris. Diplômé de droit canon et docteur en théologie, il est ordonné prêtre.

Il avait étudié et parlait plusieurs langues : français, provençal, italien, latin, grec, hébreu, arabe, persan, chaldéen, syriaque. Il étudiait aussi les antiquités judaïques, la science

cabalistique et était considéré comme un grand orientaliste. Le cardinal de Richelieu en fait son bibliothécaire : Gaffarel achète pour lui des livres rares jusqu'au Levant et particulièrement en Italie (1626 et 1633) surtout à Venise. Il aurait été conseiller, voire aumônier du Roi Louis XIII qui l'aurait chargé de réconcilier catholiques et calvinistes.

Comme écrivain sa production est assez éclectique, mais avec prédominance d'études sur des textes hébraïques et cabalistiques et leur défense. Il est considéré comme le principal représentant de la kabbale chrétienne au XVIIe siècle, auteur notamment en 1625 des *Abdita divinae Cabalae mysteria*. Ses deux œuvres principales sont :

- Les Curiosités Inouyes (Paris 1629) censuré par la Sorbonne et suivi d'une rétractation mais, grand succès littéraire - réédité plusieurs fois, traduit en anglais et en latin.

- *Nihil, nihil fere, minus nihil* – (Venise 1634), exercice ludique sur le modèle de la logique des scholastiques publié dans la « Contribution à l'histoire du non-être dans la philosophie occidentale »

Il publie en 1635 un opuscule sur la métaphysique et en 1654, le plan d'un grand ouvrage, qu'il préparait sur le *Monde Souterrain* œuvre qu'il semble ne pas avoir réalisée du moins n'a-t'elle pas été retrouvée. Il fut en relation avec Peiresc, l'Académie Putéane, chez les frères Dupuy à Paris, en particulier avec Naudé et Gassendi. En Italie il a rencontré Campanella, Pic de la Mirandole et peut-être Galilée (dont il a parlé en tout cas), Mazarin à Rome, l'Académie des Inconnus à Venise.

Dans quelles circonstances est-il devenu prieur de Ganagobie en 1638, mais aussi seigneur de Sigonce, qui était un bien de Ganagobie ? Il se démit du titre de prieur de Ganagobie en 1660 en faveur de son frère Pierre qui lui succéda (Leur neveu, Gassaud, fils de leur sœur Jeanne qui avait épousé N. Gassaud, prendra la suite).

Quelle fut sa vie entre 1660 et son décès au château de Sigonce en 1681 ?

Encore de nos jours, les férus d'ésotérisme recherchent ses écrits. Notons que l'un des originaux de ses écrits est présent dans le fonds Berluç-Pérussis (Archives Municipales de Forcalquier).



Cet autre portrait de Jacques Gaffarel, trouvé dans le site internet de la mairie de Mane est une estampe au burin (20,2 x 15,5 cm) venant du Fonds des Châteaux de Versailles et Trianon, tirée des grands albums de portraits gravés des grands personnages de France, récoltés à la demande du roi Louis-Philippe, vendus par la famille du Comte de Paris et acquis par le château de Versailles. On n'y voit guère de ressemblance avec le portrait de Forcalquier, mais dans cette estampe, le personnage paraît beaucoup plus âgé.

Sources : Tamizey de Laroque « Quatre lettres de J. Gaffarel », *Annales des B.A.*, t2, 1887-1888. p 509 : qui publie la généalogie de la famille Gaffarel pour la première fois.

Colette Gras-Glisse, *Plaidoyer pour un gavot Bull. n° 13 du Patrimoine du pays de Forcalquier -2010*
Revue du Louvre- 2009

Ex-voto : La procession des Pénitents.



Peinture sur toile 80 x110 cm, pèlerinage à Notre- Dame de Fougères portant la date de 1772.

Cet ex-voto, dédié à la vierge représentée en haut à droite, commémore un pèlerinage entre Forcalquier et Notre-Dame de Fougères. C'est la représentation la plus ancienne que nous ayons du site de Forcalquier à partir de la route de Saint-Maime, un point de vue inhabituel.

Les personnages Dans son registre d'inventaire M. Marquet de Vasselot a noté : « Peinture ancienne représentant consuls, échevins et pénitents de la ville de Forcalquier se rendant en procession à N.-D. de Fougères, à la suite de la cessation de l'épidémie connue sous le nom de Suette miliaire de 1770 ». Un article, paru dans la revue de la Société scientifique et littéraire par M. Jean Marion, relate les circonstances qui ont motivé l'élaboration de ce tableau. « En 1772, à l'occasion d'une épidémie qui sévissait depuis quatre mois et qui avait emporté environ 70 personnes (maladie nouvelle, la suette miliaire, fièvre éruptive qui désole la région de Forcalquier...), une procession eut lieu, le dimanche 30 août 1772, à N.-D. de Vie ou N.-D. de Faugères (*sic*). L'Ordre du cortège était : 1° La croix de la paroisse, 2° Les femmes, 3° Corporation des filles portant l'effigie de la Vierge, 4° Congrégation des hommes et des enfants, 5° Confrérie des Pénitents bleus, 6° Confrérie des Pénitents blancs, 7° Les chanoines et curé ». Il nous apprend aussi que les Pénitents bleus, avaient donné six livres pour l'élaboration de ce tableau représentant l'évènement.

Le premier livre d'inventaire élaboré par M. Derbez porte à l'encre rouge : « *Les trois personnages qui précèdent les pénitents sont Jacques de Berluc, greffier de l'hôtel de ville et de la Viguerie, Eymar du Bignosc et Manuel, consuls* ».

Notons que les Pénitents sont des confréries de laïcs catholiques qui prennent des engagements sociaux et caritatifs d'aide aux malades et aux pauvres, ainsi que des fonctions liturgiques, prières et obsèques. Ils portent une tunique appelée sac et une cagoule par soucis d'anonymat. La couleur de leur vêtement est particulière à chaque confrérie suivant ses origines et sa vocation.

Ce tableau est une sorte de vue cavalière qui est un raccourci du paysage entre Forcalquier et la chapelle, le long de la petite vallée du Viou. On peut observer, à gauche, une vue de la porte Saint-Pierre, disparue depuis, ainsi que le clocher de l'église St-Pierre, une des quatre paroisses de Forcalquier dont il reste encore la tour du clocher. Les deux éminences qui portent, l'une la citadelle de Forcalquier, déjà ruinée, et l'autre la chapelle Saint-Pancrace sont fantasmagoriques. Entre les deux, au pied droit de la colline de la citadelle, l'église Saint-Jean qui fut aussi une des paroisses de Forcalquier. On ne sait ce que représente l'aqueduc que l'on voit entre les deux. C'est peut-être une évocation de l'aqueduc de la mère des Fontaines, qui alimentait Forcalquier en eau, mais impossible à voir sous cet angle. Au premier plan, à gauche, un édifice qui est la résidence avec pigeonnier existant encore rue Paradis. Ce bâtiment possède des fenêtres du XVIe, il existait donc à l'époque du tableau.



La procession suit le ruisseau du Viou qui est représenté en vert au bas du tableau. Elle passe derrière la ferme de Fougères, qui masque une partie des hommes, elle monte la côte raide qui atteint N.-D. de Fougères au sommet, tout comme maintenant. Les femmes, en tête de la procession, portent des vêtements de couleurs rouge, bleue, jaune, différentes pour la jupe et le corsage. Elles ont toutes la tête couverte d'une coiffe blanche. Les jeunes filles qui les suivent sont en blanc. Quatre d'entre-elles portent un brancard sur lequel un baldaquin abrite une statue qui doit être celle de la Vierge. Les « autorités » portent costumes rouges ou sombres, des bas blancs et chaussures noires. L'un d'eux est coiffé d'une perruque blanche et d'un catogan noir. En fin du cortège le curé porte les saints sacrements.

Peint avec une grande finesse ce tableau est plein de détails qu'on ne se lasse pas d'observer.

Portrait d'une dame inconnue



*Portrait d'une dame, peintre anonyme
72 x 59 cm - Musée de Forcalquier*



*Portrait de Mme de Crussol par de Troy
129.5 x 96.6cm - Musée d'Agen*

Beaucoup de peintures léguées au musée sont insuffisamment documentées. Quand un tableau n'est pas daté, on a recours à une recherche de style pictural, à une référence par rapport à un mode de composition de la toile, aux référents de la mode de l'époque. C'est ce qui nous a amené à comparer les deux tableaux représentés ci-dessus.

Le portrait peint à l'huile du musée de Forcalquier, représente certainement une dame noble dont l'identité n'est pas connue, de même que celle du peintre qui l'a portraiturée, notre ami et adhérent le peintre Patrick Ciuti, a retrouvé dans sa documentation plusieurs portraits s'apparentant à celui-ci par le style, le costume et dans la même pose. Il a aussi remarqué que ces dames sont revêtues du même genre de robe somptueuse, en velours cramoisi bordé à l'encolure par des tissus qui pourraient être brodés d'or.

Ce genre de portrait de cour existait aux XVII^e et XVIII^e siècles. On en a pour exemple ceux exécutés par Jean-François de Troy (1679 – 1752) entre les années 1690 et 1715, comme celui de Mme de Crussol, reproduit ici, où la qualité de l'étoffe est admirablement bien rendue en jouant sur les accords chauds des couleurs. Elle est revêtue d'une robe de velours de Gênes brun rouge avec une encolure brodée d'or comme celle du musée de Forcalquier. On remarque aussi que, dans les deux tableaux, il y a un manteau fixé au dos, à la mode d'une époque, qui permet de les dater approximativement de la fin du XVII^e au début du XVIII^e.

Ils sont différents par leur thème, l'un est aéré, buste à mi jambe, main gracile qui tient une couronne de fleurs ; l'éclairage met en valeur les plis de la robe, tandis que celui de Forcalquier est plus statique, portrait en buste où la dame est figée dans la pose et dans l'expression.

À cette époque, le portrait était commandé à un peintre et la valeur de la commande changeait s'il s'agissait d'un portrait en buste, avec ou sans les mains peintes. C'est peut-être la raison pour laquelle le portrait du musée est représenté seulement en buste. Cependant, le type du portrait, de la pose, du vêtement font inmanquablement penser aux portraits à la mode sous Louis XIV, à la fin du XVII^e siècle où il était courant, dans les milieux nobles et bourgeois, de se faire portraiturer. Tous n'avaient pas la possibilité de s'adresser à des grands peintres, il y avait donc des peintres locaux qui effectuaient ces portraits en se rendant d'un château à l'autre. Une restauration et une étude plus approfondie de ce portrait apporterait peut-être quelques révélations.

Commentaires Patrick Ciuti - Jeanine Bourvéau.

Quatre personnages de la Révolution à Forcalquier



Louis François Peyre



Pierre Balthazard Bouche



André Guigues



Jean de Raffin

1) Louis François Peyre. Il est né à Mane le 14 mars 1760 et est mort le 2 septembre 1828 à Paris. Son père l'émancipe afin qu'il puisse aller commercer à la Martinique.

Il est élu maire de Mane en 1790, puis à l'assemblée départementale dont il est élu président (1791-1792), avant d'être élu à la Convention en septembre 1792. Il y rejoint les Girondins.

Lors du procès de Louis XVI, il vote la mort sans sursis, mais avec ratification par le peuple.

Le 6 juin 1793, il signe la protestation des Girondins et fait partie des 73 députés décrétés d'arrestation. Il ne sauve sa tête qu'en se rétractant. Lors de sa détention, il est sujet à des crises d'épilepsie. Il ne réintègre la Convention qu'en décembre 1794.

En juin 1795, il est représentant en mission auprès de l'armée du Rhin, puis à l'armée d'Italie avec Maïsse. Élu ensuite au conseil des Cinq-Cents, il le quitte en l'an VII. Il ne reviendra plus à la politique.

On peut remarquer la qualité et l'élégance de ce tableau où L.F. Peyre est portraituré vers la quarantaine. L'éclairage est délicat, le traitement des couleurs sourdes enveloppe une lumière

diffuse et douce qui traduit un intérieur raffiné. Il est assis sur une chaise et prend la pause. Le regard est fixe, on sent une personnalité déterminée au fort caractère. Il porte des habits de qualité, redingote à la mode anglaise, gilet de fin tissu, bas de soie, tricorne en main. En détaillant le tableau, on remarque la présence d'un chien, assis au pied du maître, le regard levé comme s'il attendait une caresse. Dans sa demeure dont on peut voir un élément du mobilier: une belle console de style Louis XV. La forme ovale du tableau fait penser qu'il peut y avoir un pendant, constituant une paire, comme on les trouve dans les intérieurs aristocratiques de l'époque. Il est dommage que l'on ne connaisse pas le peintre. Au vue des habits et de la technique d'exécution, du fin glacis de peinture, on peut dater ce tableau des années 1800.

Sources: *Notice biographique de l'Assemblée nationale,*

Jean-Bernard Lacroix, notice biographique, La Révolution dans les Basses-Alpes, Annales de Haute-Provence, bulletin de la société scientifique et littéraire des Alpes-de-Haute-Provence, no 307, 1^{er} trimestre 1989, 108^e année, p 101

Adolphe Robert et Gaston Cougny, Dictionnaire des parlementaires français, (publié en 1889, en ligne.

2) Pierre Balthazar Bouche né à Forcalquier le 30 mai 1758, fils de Balthazar Bouche et de Marie Victoire Garnier. Avocat à Forcalquier au moment de la Révolution en 1789.

Elu député du Tiers-Etats aux Etats Généraux, c'était un élu consciencieux qui rendait compte de son mandat en écrivant régulièrement à ses électeurs ; sa correspondance est conservée.

Premier député élu par Forcalquier à l'assemblée constituante (Etats Généraux) il est nommé « Bouche close » par comparaison avec son oncle, Charles Bouche, né en 1736 qui fut député de l'Assemblée Législative en 1791 nommé « Bouche d'or ».

En 1792 il est président du tribunal criminel des Basses-Alpes à Forcalquier. A noter que c'est lui qui avait demandé que le siège soit à Forcalquier. En 1806, il est juge au tribunal de Forcalquier, puis en 1811 juge d'instruction. Il reçoit l'Honorariat en 1850, année où il meurt à 92 ans. Ses vêtements, conservés après sa mort, ont été donnés au musée.

Il s'était marié à Versailles, avec Marie Charlotte Delaigle, attachée à la maison de la Reine.

Dans une de ses lettres, il raconte qu'il était au souper du Roi et avait été extrêmement choqué de constater que le roi n'ait pas même goûté à des fraises qu'on avait fait venir en grande hâte du sud de la France pour qu'elles arrivent fraîches jusqu'à lui.

Très prisé de ses compatriotes, il chantait sans ennui-alors qu'on était à nouveau sous la royauté-des chants républicains au cours de banquets qui avaient lieu place du Bourguet.

(Anecdotes racontées par Jean-Yves Royer)

Ce portrait, de profil, confiné dans un ovale, s'apparente à ceux peints sur nacre dans les médaillons miniatures, mais le format est ici tout autre. La délicatesse du dessin, la précision du détail du jabot finement dentelé, les plis du vêtement ainsi que la justesse de l'ombre formant le volume du corps constituent un ensemble agréable où le dessin est omniprésent. Le visage exprime la droiture ; les yeux grands ouverts semblent regarder le lointain. Ce tableau nous renseigne sur la personnalité de ce personnage qui a profondément marqué la vie de Forcalquier.

Sources : *O. Tessier, Les députés de Provence à l'Assemblée Nationale de 1789*

Abbé Corriol les Députés bas-alpins de la période révolutionnaire 1935

3) André Guigues – Maître en chirurgie à Forcalquier 1774 - huile sur toile - 57 x 70cm. André Guigues appartient à une famille abondamment représentée à Forcalquier et qui a donné au moins un consul du même nom dans les années 1731 à 1750, sans que l'on ait pu déterminer ses liens avec le personnage du tableau.

Jean André Guigues, maître en chirurgie, est cité comme présent dans la délibération du conseil du 7 janvier 1789 à Forcalquier, au même titre que Sieur Alexis Guigues, bourgeois avec lequel on ne connaît pas, non plus, ses liens de parenté. Étaient aussi présents les personnages suivants : François Pierre Balthazar Bouche, avocat ; Balthazar Bouche, avocat ; Noble Louis François Joseph d'Eymard du Bignosc ; Mathieu Thyrse Janssaud, bourgeois ; Me Antoine Joseph Decorio, avocat ; Sieur Mary Henry Bandolly, bourgeois et Jean Joseph Decorio, bourgeois. Ils font tous partie du conseil de la Ville, réuni pour une délibération afin de voter pour suivre le mouvement du conseil municipal d'Aix qui demande le changement des proportions des trois Etats aux prochains Etats provinciaux, pour plus de justice dans la répartition des députés aux Etats généraux.

Il est peint en buste avec uniforme bleu-gris bordé de rouge avec un jabot de lingerie fine. Ses cheveux gris et appauvris sont coiffés en catogan. Voici un curieux tableau : il est présenté dans une pause statique, main gauche repliée à angle droit sous son vêtement. La table, qui semble être rajoutée pour compléter la composition, comprime l'espace autour du portrait. Malgré tout, la présence du rideau au pli élégant, le mouvement de la main droite tenant un objet de chirurgie, apportent une touche dessinée allégeant l'ensemble. Le visage est serein, introspectif, attentif et semble bienveillant comme le serait un médecin envers ses malades. Il est à noter que la couleur rouge du gilet apporte une touche vive à ce tableau. La manière de peindre est légère, effleurée par des coups de pinceau translucides. C'est un portrait d'expression naïve, mais il est touchant car il nous montre un type de personnage familial de Forcalquier dont on n'a pratiquement pas de représentation.

4) **Monsieur de Raffin**, en costume de cornette sous Louis XVI.

(Copie d'un tableau dont l'original est à l'hôtel de ville de Manosque.)

Monsieur Jean de Raffin, est né à Manosque (Basses-Alpes) le 16 mai 1742, il est mort à une date inconnue. Fils de Joseph Raffin et de Rose Garidel, il appartient aux armées du roi, comme officier de cavalerie, en garnison à Manosque.

Il a tenu une grande place dans l'histoire de la cité manosquine pendant les années révolutionnaires. Il fut un des élus représentant le Tiers-Etat aux Etats Généraux pour la Haute-Provence, l'élection a eu lieu à Forcalquier au siège de la Sénéchaussée (actuellement ancien palais de Justice) le premier Avril 1789.

Élu député des Basses-Alpes à l'Assemblée législative, le 2 septembre 1791, sa modération, son désintéressement et ses capacités ont évité bien des déboires aux Manosquins.

Il fut de la majorité, et ne fit pas partie d'autres assemblées.

Le gouvernement consulaire le nomma maire de Manosque le 14 germinal an VIII.

Son hôtel particulier, une superbe bâtisse provençale du XVIII^e siècle, abrite aujourd'hui le Centre Jean Giono. Ce fut le premier hôtel particulier construit hors des murs de la vieille ville, de 1783 à 1786, à la place de jardins et de remises.

Sources :

Cyprien Bernard - Réédition Jeanne Lafitte, p. 274.

A. **Robert et G. Cougny** : *Dictionnaire des parlementaires français de 1789 à 1889*

Commentaires Jeanine Bourvéau-Patrick Ciuti

Cornette : ce terme désignait, à l'origine, l'étendard de la compagnie dans la cavalerie française de l'ancien Régime. Le nom passa à l'officier chargé de porter l'étendard, en fait l'officier le moins gradé de chaque compagnie, correspondant à l'actuel sous-lieutenant. Son rôle dans la bataille était de tenir l'étendard. Le grade fut créé à la fin du XVII^e siècle puis généralisé en 1756 et 1757.

Art religieux

Les paperolles

Les paperolles étaient souvent des écrins précieux pour présenter des reliques : elles étaient élaborées par des religieuses à partir de minces bandes de papier (d'où leur nom de paperolles) qu'elles pliaient ou enrroulaient adroitement en les collant sur le fond du tableautin. Quelques fois même, elles utilisaient de vieux livres dorés sur tranche qu'elles découpaient. Les paperolles représentent fleurs, épis, grappes, couronnes, bouquets quelquefois ornés de perles. Au centre, on peut trouver une figure en cire blanche constituant un médaillon : un *agnus dei*, des images de dévotion, des canivets miniatures, des gravures sur parchemin rehaussées de couleurs et d'or. Elles sont souvent dorées sur tranche. Les plus colorées et élaborées proviennent des carmels de Provence : Aix, Arles, Avignon, Carpentras, Cavaillon, Marseille.

Les reliques : dès l'origine du Christianisme, les corps des saints ou des martyrs furent vénérés. Vestiges saints, ces reliques ont été fragmentées, diffusées, souvent monnayées.

Des églises leur sont dédiées et leur présence génère des miracles, des guérisons, des pèlerinages, mais aussi d'importants revenus pour les églises qui en recèlent.

Il y a deux sortes de reliques : les éléments mêmes du corps des saints, des ossements essentiellement, et d'autre part, des objets, vêtements ou tissus qui ont été en contact avec le corps.

Les reliques sont installées dans des autels consacrés au saint, dans des cryptes, au Moyen-Âge, dans des châsses richement décorées ou des bras reliquaires ; plus tard dans des bustes-reliquaires.

Elles ont été un des éléments essentiels du culte dans l'Eglise primitive et remises en valeur par la Contre Réforme. Au XIXe, le réveil de la foi ranima la dévotion envers les reliques des saints.

La dévotion familiale demandait des reliques privées, les paperolles répondent à cet office, objets d'art et de dévotion, on y consacre des prières.

Dès le XVIIe siècle, elles étaient confectionnées en France dans les couvents qui travaillaient par série de modèles. Elles pouvaient être consacrées à plusieurs saints et comporter des reliques de plusieurs personnages saints dont l'authenticité est contestable, au vu de leur multiplication. Elles peuvent contenir des fragments d'ossements ou des tissus sacrés. Les paperolles n'étaient pas objets de commerce mais étaient offertes par les moniales à leur bienfaiteurs, et réservées à l'usage privé.

Le mot canivet désigne des images découpées imitant la dentelle ou la broderie. A l'origine il s'agit d'une image peinte sur parchemin ajouré par un canif, (de *canipulum*) petit couteau utilisé par les enlumineurs médiévaux pour tailler leurs plumes mais aussi pour décorer les pages des parchemins de motifs incisés.

Au XVIIe, on adapte cette technique au papier et on débute la production d'images pieuses en série dans les monastères féminins. Les motifs sont inspirés de la broderie des vêtements civils ou sacerdotaux, travail anonyme des religieuses cloîtrées. Cependant des artisans s'y consacrèrent aussi dès le XVIIIe s. La fabrication manuelle cesse vers le milieu du XIXe. On utilise alors des emporte-pièces et les canivets sont aussi produits par des éditeurs : (Basset, Bouasse-Llebel, Letailié, Boumard au XIXe), pour commémorer des événements privés communions, baptêmes. La technique gagne le domaine profane sous le nom de « dentelles » pour décorer cartes de vœux, de correspondances ou décors divers parmi lesquels ceux destinés à la pâtisserie, où ces papiers découpés sont encore utilisés.



Paperolle consacrée à plusieurs saints avec motif central représentant l'Enfant Jésus



Paperolle avec canivet aux deux paons

La grande paperolle ci-dessus est remarquable, elle allie la technique des paperolles à celle des canivets. C'est un petit tableau à cadre doré (38 x 28 cm). Aux quatre angles sont déposées des reliques protégées par de la ouate et une petite étiquette précise, pour chacune, le nom du saint dont elles sont censées provenir. L'un d'eux est saint François de Sales. Le décor est de grande qualité et raffiné : volutes, fleurs et fruits polychromes. Mais ici le plus étonnant est le motif central, qui est un découpage de type canivet. Il représente, un cœur au milieu de décors découpés à la main d'une finesse extraordinaire, avec deux paons bleus, disposés en vis-à-vis sur le rebord d'une coupe sur laquelle figure un petit dessin d'une tour.

En haut de la composition semble figurer une couronne comtale. A-t-elle été destinée à un comte ? La qualité de l'ensemble pourrait le laisser penser.

Ces reliquaires du musée de Forcalquier proviennent de dons de particuliers sans mention de leurs origines. Ce travail minutieux a peut-être été réalisé par les religieuses Visitandines, cloitrées dans ce couvent aujourd'hui bâtiment municipal abritant le musée.

Le pélican dans le bestiaire religieux et symbolique

Cet oiseau, pas toujours identifié comme un pélican par les visiteurs du musée, intrigue beaucoup. Il est en bois doré et provient d'un décor d'autel d'une église de Forcalquier



Pélican en bois doré qui devait orner un autel ou retable. Pélican brodé, chasuble à Saint-Jérôme, Digne

La symbolique du Pélican. C'est d'avoir observé que le pélican adulte, quand il est dans son nid, penche le bec vers sa poitrine, et qu'il nourrit ses petits de poissons rapportés dans la poche inférieure de ce bec, qui a conduit à adopter la fausse opinion selon laquelle le pélican déchire sa propre poitrine pour nourrir ses petits de son sang. Le pélican est ainsi devenu un symbole de la mort sacrificielle du Christ.

On fit autrefois du pélican, oiseau aquatique, sous le faux prétexte qu'il nourrissait ses petits de sa chair et de son sang, un symbole de l'amour paternel qui ne recule devant aucun sacrifice. Pour cette raison l'iconographie chrétienne en a fait un symbole du Christ ; mais il existe aussi une raison plus profonde, symbole de la nature humaine qui, selon la physique ancienne, disparaissait sous l'effet de la chaleur solaire et renaissait en hiver, le pélican a été pris comme figure du sacrifice du Christ et de sa résurrection, ainsi que de celle de Lazare. C'est pourquoi son image fait quelquefois pendant à celle du phénix.

Le symbole christique qui se fonde aussi sur la plaie du cœur d'où s'échappent le sang et l'eau, breuvages de vie : « Éveille-toi, Chrétien mort, écrit Silésius, vois, notre pélican t'arrose de son sang et de l'eau de son cœur. Si tu la reçois bien ... tu seras à l'instant vivant et bien portant¹. »

Le *Bestarium* du Moyen Âge cite une ancienne chanson enfantine, oubliée depuis, dont le texte est « *Pie pelicane, Jesu domine* »² « Ô pélican plein de bonté, notre Seigneur Jésus » ; il mentionne aussi la faculté que possède cet oiseau de ne se munir que de nourriture strictement nécessaire à sa survie. « L'ermite vit de la même façon, qui ne se nourrit que de pain et qui ne vit pas pour manger, mais qui mange pour vivre. »

Le pélican est encore une figure très utilisée dans la symbolique alchimique, la franc-maçonnerie.³ « Il faut que nous nous déchirions le cœur pour écrire nos livres, comme le pélican se déchire les entrailles pour nourrir ses petits. Nous sommes les pélicans de l'art⁴. »

En **héraldique** médiévale, le pélican est représenté comme un oiseau à bec d'aigle, perché sur son nid, perforant sa poitrine. S'il se trouve au-dessus de ses oisillons, il est décrit comme « un pélican de piété ».

Commentaires d'Hubert Latil.

¹ Chevalier-Ghegrant, Dictionnaire des symboles, 1969, Ed. Roger Laffont

² Cette expression latine a été reprise par saint Thomas d'Aquin (1228-1274) dans son poème « Adore te »

³ Encyclopédie des symboles 1996, La Pochotèque, Livre de Poche, pp. 514-515

⁴ Édouard Bourdet, Encyclopédie des citations.

Les objets domestiques

Les fontaines de table et l'eau à Forcalquier

Il faut savoir qu'il n'y a pas eu d'eau courante dans la vieille ville de Forcalquier jusqu'au début du XVI^e siècle. Les habitants utilisaient des citernes, recueillant l'eau de pluie, établies dans les caves des maisons. Quelques rares maisons disposaient de puits. Quelques autres puits publics sont connus, surtout établis le long du rempart, tout en bas de la ville. La « Rue du Puits » en fait foi, tandis qu'un autre puits est encore visible : le puits Saint-Joseph, dans la paroi nord de l'église Notre Dame du Bourguet.

Cependant deux sources extérieures à la ville existaient : la Bonne Fontaine du côté est et la fontaine de la Louette, côté ouest. Sans doute allait-on y puiser l'eau de boisson ou celle-ci était-elle fournie en ville par des porteurs d'eau.

La construction de l'aqueduc du Viou, au tout début du XVI^e siècle, a permis l'établissement de deux fontaines *intra muros*, les fontaines Saint-Michel et Saint-Pierre - maintenant Jeanne d'Arc - encore en fonction de nos jours. On put alors aller y chercher l'eau à boire.

Dans les maisons, l'eau buvable était conservée dans des récipients dénommés fontaines, Elles étaient généralement en terre cuite vernissée, le musée en conserve quatre exemplaires. On pouvait aussi disposer de fontaines de table en cuivre. Il fallut quatre siècles pour que l'eau courante arrive dans les maisons de la vieille ville vers 1920 !

Les terres vernissées

Les terres vernissées : le premier art de terre reconnu par les princes.

En général cuite en une seule cuisson pour l'antiquité et le haut moyen âge.

Les glaçures sont déjà connues au Moyen Orient où la technique est déjà exploitée aux IX^e et X^e siècles, époque où la France est encore au temps des poteries grises.

À l'apparition des glaçures, qui ne supportent pas la température nécessaire à la pâte (aux environs de 1000°, alors que les glaçures se cuisent à 700°), il sera nécessaire de pratiquer deux cuissons.

Ces techniques apparaissent en région d'Uzège dans les ateliers au XII^e, et s'inspiraient de celles parvenues d'Espagne et d'Italie. Elles deviennent à la mode au XIII^e où, à Marseille et au XIV^e à Avignon, des fours de faïenciers, d'influence espagnole, sont installés.

Au XVI^e siècle des « majoliques » sont produites à Nîmes, Montpellier, Lyon et Nevers.

À Moustiers même, des tessons de vaisselle de Venise et de Valence retrouvés, montrent que l'on y connaissait ces productions avant même la grande époque des faïences (XVIII^e)

Cette technique se perpétue jusqu'au XIX^e

Les potiers de Forcalquier au XVI^e : catastrophiques pour les bois !

A Forcalquier la communauté, qui a favorisé l'installation d'Amiel Garneri, s'aperçoit vite qu'il ravage les bois concédés, faisant même commerce des branches vertes pour la nourriture des chèvres. Le conseil, en 1530, songe à l'expulser, mais la règle reste de faciliter l'implantation de nouveaux "gens de métier".

En 1557, un autre potier est admis à s'installer, le conseil est prudent : on lui procure une boutique pour un an seulement.

En 1565, pour la décoration de la ville, il est requis des gens de métiers, dont des potiers. Jacques Colombi, fils de François Colombi, souhaite avoir boutique si on lui fait une proposition raisonnable. La requête est acceptée par le conseil qui l'affranchit pour une durée de vingt ans.

En 1580, il est question de chasser tous les potiers de la ville car ils font de grands dégâts aux bois communs et provoquent des tensions sur le marché des combustibles.

La solution retenue est de ne garder qu'un seul artisan et de lui bailler un four, après enchères, au mieux-disant. A la fin du siècle il ne semble rester qu'un potier à terre à Forcalquier : Honoré André, qui est mis à contribution, en 1599 et 1616, pour fabriquer les tuyaux d'eau nécessaires aux fontaines de la ville (les bourneaux).

(D'après Henri Amouric)



Fontaine de Gaudin potier de Forcalquier



Fontaine en cuivre

Deux fontaines en terre cuite vernissée du potier Gaudin de Forcalquier vers 1830 sont présentes au Musée. Celle-ci a un mascarón en forme de visage, bouche ouverte permettant l'installation d'un robinet dans la partie basse. Les anneaux plaqués sur les côtés sont un décor et n'ont pas la fonction d'anses, tout au plus servent-ils à éviter que le vase glisse des mains en cas de transport. Le décor peint en rouge brun est composé de différentes feuilles, dont une de cannabis, d'un arc et de son fourreau de flèches emplumées, surmontant une sorte d'autel antique. À droite, fontaine en cuivre, selon le même principe, cependant de moindre contenance..

Les poteries de Mane

En 1740, Jean Arniaud vend à Arestin Etienne un local situé à Mane, quartier des Aires, pour y établir une fabrique de faïences. De 1748 à 1752 Arestin livra à diverses reprises des assiettes et autres objets de faïence de couleur jaune.

D'autre part « l'Année champêtre » ouvrage publié en 1769 par le père Jean Paul Rome d'Ardennes comporte des planches, représentant des plans de jardins ou des outils agricoles, signées par un dessinateur « Aresten » qui serait la même personne que le faïencier. D'après L. de Berluc-Pérussis dans « Les faïenceries de Haute-Provence, Ed. Barbaroux Digne, 1885.



Fontaines en terre vernissées de Mane vers 1750 et détail

Ces faïences sont décorées de sujets champêtres ou dessins d'animaux grotesques. Ce que l'on peut constater sur les trois modèles exposés au musée, ornées de figures grotesques et de lions. Le vernis, très écaillé dans les trois modèles, présente une fragilité évidente. En fait, aucune étude exhaustive ne semble avoir été faite sur les poteries de Mane.

Les verreries



Ces flacons, nommés localement *flasco*, sont à double courbure et orifice très fin pour boire à la régalade, Ils sont traditionnels à Forcalquier et en verre venant probablement de Valsaintes. Ils sont paillés pour leur protection car, utilisés par des bergers ou des paysans, ils devaient être transportés sans risques de casse. Pour certains Forcalquiérens, il s'agirait de biberons pour les agneaux, pour d'autres, ce sont des flacons pour boire et le paillage servait essentiellement à maintenir l'eau au frais.

L'éclairage et son évolution



Calèu en fer



Calèu en cuivre ou laiton

D'abord les **lampes à huile en métal, ou calèu en provençal, ou encore calen.**

Elles sont dérivées des lampes à huile antiques et fonctionnent selon le même principe : un réservoir à huile ou graisse dans lequel trempe une mèche qui sort par le bec et que l'on allume pour obtenir une flamme éclairante. Sur le dessus, un couvercle amovible masque l'orifice qui sert à remplir la lampe. Elles sont munies d'un crochet pour les suspendre.

Ensuite les **chandelles**, constituées d'une mèche entourée de suif (graisse) de bœuf ou de mouton étaient aussi utilisées, pas forcément plus pratiques car la graisse fondue et non brûlée coulait, avait une odeur forte et les mèches charbonnaient.

Enfin la **bougie** constituée de cire d'abeille remplace avantageusement la chandelle mais elle est plus chère et sera utilisée plutôt dans les églises et pour les gens aisés. Au XIXe les mèches en coton tressé en améliorent le fonctionnement. Elles seront complétées ensuite par les bougies stéariques, améliorées maintenant par de la paraffine solide - composition de nos bougies actuelles-.



Chandeliers en laiton



Bougeoir en étain

Elles seront suivies par les **lampes à pétrole** qui ont été perfectionnées tout au long du XIXe siècle.

Les faïences de Moustiers

Le musée de Forcalquier présente une petite collection de faïences des XVIII^e et XIX^e siècles dont une dizaine sont des Moustiers.

Moustier était déjà un centre de fabrication de "terrailles" ou parmi les familles « d'olers ou d'holiers » potiers, en vieux provençal. La dynastie Clerissy dès le milieu du XVI^e siècle se distingue par ses fabrications : terrailes, tuiles, malons, oules (marmites), mais aussi terres vernissées : plats, cruches, bols à oreilles décorés de sujets incisés dans l'engobe.

Le premier devenu célèbre est Antoine, né en 1598, à qui un religieux (venu de Faenza en Italie, déjà centre de céramiques célèbres), apprend le moyen d'obtenir un émail blanc pour recouvrir les pièces communes. En effet, la poterie commune était rouge après la cuisson, cet émail stannifère, la couvrant d'un émail blanc, permet aussi des décors au bleu de cobalt pour obtenir des faïences de grande qualité.

La mode des porcelaines chinoises blanches et bleues qui avait pénétré l'Europe par la "Compagnie des Indes", n'était accessible qu'aux très riches personnages ; leur rareté et leur prix en limitaient l'usage. La belle argile fine et pure de Moustiers, s'ajoutant à ces éléments permet la fabrication d'une vaisselle de qualité plus accessible.

Entre 1689 et 1709, l'Édit somptuaire de Louis XIV demande d'envoyer la vaisselle d'argent à la fonderie pour renflouer les caisses de l'Etat. Il va donner un essor extraordinaire aux productions des faïenciers et à la vaisselle céramique de qualité. La faïence devient un substitut des vaisselles luxueuses. Les pièces, reproduisant dans leurs formes les anciens plats métalliques, sont décorées à la main par des peintres dont les dessins imitent des décorateurs à la mode. Les qualités des faïences dépendent donc, non seulement du potier et de l'émailleur, mais aussi de l'art du peintre. Moustiers avait une sorte « d'ambassadeur » à la cour, c'était un prieur de Louis XIV qui venait de l'abbaye de Lérins, liée à Moustiers où elle avait une dépendance. Ce prieur a servi de relation entre des personnages de la Cour et Moustiers qui recevait des commandes allant de quatre cents à sept cents pièces armoriées.

Parallèlement, à Marseille, à Saint-Jean du Désert, à Montpellier etc., d'autres grands faïenciers s'établissent qui ont souvent des liens familiaux ou d'ateliers entre eux.

À Moustiers se succèdent ou se côtoient plusieurs grands ateliers caractérisés par leurs décors.

Les Clérissy font les pièces blanches décorées en camaïeu de bleus. Les décors sont inspirés de ceux de Jean Bérain, décorateur de Versailles pour les fêtes et l'appartement du Roi. Les décors ultérieurs s'inspirent de la mythologie, de végétation locale. Décor de dentelles en bordure des plats.

Joseph Olerys travaille comme peintre chez Clérissy mais, ayant séjourné en Espagne, il apporte la couleur vers 1739 et la cuisson de ces décors au petit feu. Apparaissent alors le jaune, l'oranger, le vert, et le manganèse, en camaïeu ou en assemblages de couleurs.

Les décors s'inspirent de grotesques, de scènes mythologiques ou bibliques en médaillons, le reste de la pièce est parsemé de feuillages, fleurs ou guirlandes.

Les ateliers de Fouque, associé au peintre Pelloquin (1750) continuent la tradition d'Olerys, avec médaillons, guirlandes, décor aux drapeaux (bataille de Fontenoy) ou montgolfières.

Les frères Ferrat (fin XVIII^e) innovent le rouge au petit feu, et exploitent les décors "à la Chine" inspiré du décorateur Pillement.

La Révolution accentue la décadence amorcée avec l'arrivée de faïences anglaises sous Louis XVI. Dès 1781 on fait déjà des pièces toutes blanches, l'activité continue avec des faïences à usage domestique. De 1800-1874, on constate une lente décadence du décor qui finit par disparaître tandis que continue la production de faïences usuelles blanches.

En 1874 le dernier four s'éteint à Moustiers où cependant l'activité a été relancée au XX^e s.

Pot à eau de Fouque



Madame de Resseguier le commente ainsi : « Cet élégant pot à eau chaude a perdu son bassin. Sa forme pure est inspirée des porcelaines de Paris qui étaient devenues courantes et prisées depuis que la Révolution de 1789 et avaient donné à la bourgeoisie la possibilité de posséder des objets fabriqués dans ce matériau de luxe.

Des milliers de fois reproduit en porcelaine pendant la Restauration, le plus souvent agrémenté sobrement de filets dorés, ce type de pot est rare à Moustiers ; quelques exemplaires subsistent, blancs, sans décor aucun. Celui-ci porte sur l'épaule et la base de la panse des filets et des guirlandes stylisées inspirées elles aussi de la porcelaine. Il s'agit à n'en pas douter d'une œuvre de la manufacture des Fouque, au temps de Gaspard Antoine.

Joseph Fouque, son père, après avoir été peintre chez Olérys-Laugier, s'était associé en 1749 à Jean-Baptiste Pelloquin ; lorsque Pierre Clérissy, anobli, ne put plus travailler au risque de déroger, Joseph acheta sa fabrique en 1783, sans se douter des troubles qui se préparaient. En 1800, Gaspard-Antoine assura la succession. Les dures années de la Révolution, le blocus imposé par Napoléon Ier, la désaffection de la clientèle désormais tournée vers la porcelaine et la faïence fine avaient fait disparaître peu à peu toutes les fabriques de faïence traditionnelle. Les Fouque essayèrent de résister à la concurrence, et pour répondre à la demande imitèrent les porcelaines, ... sur faïence. Leur fin n'en fut pas moins brutale ; après avoir fait faillite en 1848, le dernier des Fouque partit chercher fortune en Amérique.»



Pot à pharmacie avec bec verseur à décor bleu première époque avec tête de lion à la naissance de l'anse, caractéristique des fabrications de Moustiers et plat blanc à décor bleu à la Bérain.

XIXe siècle : le mobilier provençal

Panetière, pétrin, vaisselier, chaises



Pétrin et panetière de type arlésien

Le pétrin - ou la maie - est apparu dans les fermes au XVIIIe (auparavant, on n'en trouvait que chez les boulangers). Effectivement, au départ, ces pétrins sont assez sommaires. Ils ressemblent à une auge, en forme de trapèze, posée sur un socle à quatre pieds. Ils sont en chêne, noyer, pin ou sapin. Ils ont ensuite été décorés et sculptés comme des coffres. Au cours du XIXe, le pétrin est devenu un meuble à part entière, passant de l'utilitaire au décoratif.

Les pétrin, panetière, vaisselier, présentés au musée sont des meubles provençaux traditionnels qui font partie de la donation de Madame Audibert-Plauchud. Ils sont de type arlésien de la fin XIXe, en noyer, destinés à des gens aisés car, étant très décorés, ils contribuent à l'ornement de la maison. On remarquera, dans la même salle, la simplicité d'un deuxième pétrin, uniquement fonctionnel.

Panetière et vaisselier sont destinés à être accrochés au mur malgré la présence de pieds. La porte de la panetière est appelée « tabernacle ». Le coffre du pétrin est nommé « lauze ».

Les pétrins étaient assortis de boîtes à sel et à farine disposées de chaque côté, décorées d'un poisson, car on farinait les poissons dans le tiroir de la boîte à farine. L'ensemble est quelquefois enrichi d'une huche verticale à pain.

Les sculptures : le chêne symbolise la vigueur, l'olivier la sagesse. La soupière représentée dans le décor est de style Louis XVI, mais ces meubles sont plus tardifs.



Chaise provençale locale de type XVIIIe siècle avec montant des accotoirs se prolongeant jusqu'aux traverses latérales.

La fourche à garance



Cette énorme fourche intrigue tous les visiteurs du musée ; elle fait un mètre soixante dix de haut ! Il s'agit d'une fourche à déraciner la garance, appelée localement *l'aïrestéu*, *ourais-rastéu* (qui accroche le râteau).

La garance est une plante de la famille des rubiacées poussant dans les régions tempérées ; ses tiges aériennes sont couvertes d'aiguillons, elle a des petites fleurs vertes et un rhizome rampant de couleur rouge. Originaire de Perse, elle est cultivée, depuis la préhistoire autour de la Méditerranée, pour les matières colorantes que son rhizome contient, l'alizarine et la purpurine, qui servaient à la teinture des étoffes.

Cette fourche se manipulait à deux personnes, pieds sur la barre transversale pour l'enfoncer et en la basculant, extraire les racines de la plante. Celles-ci étaient ensuite séchées, battues pour éliminer la terre et enfin réduites en poudre dans les moulins à garance. Ensuite, par action de l'acide sulfurique, on obtenait la garancine au pouvoir colorant rouge intense. Les tiges et les feuilles servaient de nourriture pour les animaux.

La garance introduite en Vaucluse avant la Révolution fut l'objet d'une culture intensive pendant une centaine d'années. Sur la fin, cette extraction difficile fut facilitée par l'utilisation de charrues-défonceuses. La culture fut ruinée par l'alizarine synthétique découverte en 1868. Des villages entiers furent en déclin. La crainte de la mauvaise conservation des rouges artificiels déclencha des essais de réintroduction, sans suite, dans les années 1930.

La coloration en rouge garance des pantalons de l'armée dès 1829, avait pour but de soutenir la culture de la garance.

Encore en 1914 les soldats français portaient ce pantalon rouge vif, complété par une casquette, aussi rouge vif, qui les transformaient en cibles pour les attaquants allemands.

Devant les pertes particulièrement élevées de nos hommes au cours des premières batailles, l'Etat Major français se décida, enfin, à abandonner cet uniforme de parade pour le bleu horizon.

XXe siècle, statue en marbre à l'entrée de la mairie de Forcalquier



Statue de marbre « Fugitive résistance ». Emile Fernand- Dubois (1913). Dépôt du Ministère des Beaux-Arts. et sa réplique réduite, en bronze, au musée de Cosnes-Cours- sur- Loire.

« Fugitive Résistance », notre centenaire au risque d'oubli !

Si Forcalquier a déjà connu plusieurs centenaires, ils ont disparu bien peu de temps après, tel n'est pas le cas de notre toute dernière !

Née en 1913, sous le ciseau d'Emile Fernand Dubois, elle défie le temps, sans craindre les changements de saison, les variations de température, les quelques assez rares visiteurs traversant son local. Aussi peut-elle offrir son académie de marbre, sa plastique nue, dans toute sa vérité ! Comme nous, elle n'a pas à s'habiller et se dévêtir se voiler ou se découvrir, assise et souriante, elle repose sur le socle qui nous révèle et sa date de naissance et sa gentilité, que lui a attribuée son géniteur, après l'avoir fait surgir de son burin : **Fugitive Résistance** -tel est son nom- est forcalquiérenne depuis 1920, offerte en dépôt par notre ministre des beaux arts M. André Honnorat qui n'avait pas oublié sa terre familiale de Haute Provence. Statue la plus grande, la plus remarquable de notre passé culturel, elle mériterait, me semble-t-il, d'être plus connue, donc aussi d'être mieux logée, et, par là, mieux présentée. Contrairement au tableau, si grand soit-il, il faut pouvoir investir l'œuvre sculptée, avoir le loisir de la visiter et la possibilité d'en faire le tour. Notre concitoyenne bonne fille, n'en dit rien, se tait et continue à nous sourire, alors qu'elle doit se sentir quelque peu prisonnière, se dire délaissée au bas de ses escaliers et souvent revêtue de la seule pénombre ! Sans gourmandise, sans régime, sans privation, elle reste la plus jeune de nos élégantes, témoin cependant d'une autre esthétique, celle du XIXe siècle ou du début du XXe, s'insérant à sa place, dans la longue suite des nus, qui peuplent nos musées et qui sont heureusement les œuvres, de très grands sculpteurs aux noms plus connus et plus célèbres.

Commentaires d'Hubert Latil

Emile Fernand-Dubois (1869-1952).

Le père de la statue de notre musée est né à Paris, en 1869. Petit fils de magistrat, orphelin de père et de mère, il fut élevé chez ses grands-parents maternels : une famille de peintre en vitraux. Dès sa jeunesse, il manifeste de grandes prédispositions pour les arts. La peinture d'abord, qui resta son violon d'Ingres, avec des tableaux sur la Nièvre et la Provence.

Cependant c'est la sculpture qui sera la principale activité de sa vie artistique, avec des œuvres variées, nombreuses, marquées par quelques grands thèmes principaux.

Ses premières statues,-et il en expose dès 16 ans,-traitent du problème social avec la représentation de métiers pénibles ou de la misère elle-même :

- *Jean Valjean*, - *Sans asile*, - *Le travail- Le bûcheron*, - *La sarclouse*, - *Le puisatier*, - *Le carrier*, - *L'héritier de 98*.

Une grande partie de son œuvre est consacrée à la plastique féminine, avec un intérêt très marqué pour les émotions et les sentiments de la femme.

-*Nymphe surprise*, -*Vénus sortant de l'onde*, - *Bohémienne*, - *Devant l'amour*, - *Amoureuse extase*, - *En rêve*, - *L'inassouvie*, - *L'étreinte*, -*Privautés*, -*Yanthis*, -*Muse d'Haarlem*, - *La femme au coquillage*, - *Fugitive résistance*.

Avec la fin de la guerre de 1914-1918, de nombreuses communes voulaient honorer les victimes du conflit et procédaient à l'érection de Monuments aux Morts. La sculpture va répondre à cette attente des citoyens, en montrant son horreur de la guerre et ses sentiments pacifistes :- *Sanglots sur les ruines*, - *Bellone et le décalogue* - *Aux victimes de la guerre* - *Tu ne tueras point*, - *La douleur* -*Veuve explorée*

Elève d'Etienne Dalou, il fréquente aussi l'atelier de Rodin, expose régulièrement au Salon des Artistes français. Il passe trois années à pratiquer la technique des bronzes à cire perdue. Il crée des médailles commémoratives de grands personnages, réalise des commandes de l'État, parmi lesquelles notre statue de Forcalquier, un buste de Marianne qui a figuré dans de nombreuses salles de mairie et la statue du général d'Elbé qui orne la façade du Louvre. Artiste complet à multiples facettes, après ventes et succès, il prendra une demi-retraite comme conservateur du musée de Cosne-Cours-sur-Loire.

A 83 ans, il décède en 1952, pauvre et oublié.

Commentaires d'Hubert Latil

Sources

Casimir Cépède, *Biographie illustrée*, dans « *Arts et Techniques* », Editions d'art de l'Institut de Biologie appliquée, Paris 1938.

Jean-Michel Roudier : *Cahier N°10 des amis du Musée de Cosne-Cours-sur-Loire*, Mai 2003.

Remerciements à : **M. Christophe Castaner**, Maire de Forcalquier pour autorisation de reproductions. **M. le Maire d'Apt**, **Pierre Prouillac**, **André Kaufman**, **Sandra Poezevara** du musée d'Apt pour autorisations de reproduction de dessins et photos du Chastelard, **M. Guy Barruol**, aide pour texte Chastelard. **Mme Cécile Neu**, Musée de la Loire à Cosnes-Cours-sur-Loire : pour documentation sur E. Fernand-Dubois. **Denise et Patrick Ciuti** pour recherches sur tableaux et relecture, **Alain Geray** pour relecture et encouragements et photos., **Hubert Latil** pour analyses des renseignements sur Fernand Dubois, article sur le pélican et relecture, **Yves de Marseille** pour analyses des glaces, du mobilier et de nombreux objets de décoration, **Janette Quezel-Ambrunaz** pour relecture et recherches. **Mme de Resseguier** article sur un Moustiers, **Service culturel** de Forcalquier, pour éléments sur l'historique du Musée.

Crédit photos *A. Geray : panoramique p.2- Musée de Cosne-sur-Loire: statuette en bronze p.44- Service culturel, Forcalquier, p.27 - Internet-musée d'Agen, page 29- Mme de Resseguier, pot, p.41, Jeanine. Bourvéau, toutes autres photos et photo de couverture : tête en marbre, Antiquité tardive, musée Forcalquier.*

Association Patrimoine du pays de Forcalquier- Mairie place du Bouguet 04300 Forcalquier
Association loi 1901. J.O 04/50 du 17 janvier 1996 -Ass. d'intérêt général : arrêté préfectoral 2001-1191.

<http://www.patrimoinepaysforcalquier.fr> contact@patrimoinepaysforcalquier.fr

Cotisation 2016 : individuelle 15^E –couple 20^E –étudiants 10^E

Bulletin annuel du Patrimoine du pays de Forcalquier- année 2012- édition 2013

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs

PATRIMOINE DU PAYS DE FORCALQUIER
Hôtel de Ville - 2 place du Bourquet - 04300 Forcalquier

Créée en janvier 1996, cette association de bénévoles s'est donné pour buts de veiller et d'aider à la conservation des éléments de notre patrimoine, qu'il s'agisse de sites ou d'objets archéologiques, d'objets d'art, de mobilier, de livres anciens, de monuments ou de constructions. Son territoire d'intérêt est le Pays de Forcalquier, avec une attention particulière pour le canton de Forcalquier.

L'action de l'association s'exerce dans différents domaines : expositions, conférences, visites de sites, mise en valeur du patrimoine. Recherches et publications. Détection des éléments nécessitant une protection et alerte des services compétents. Inventaires du patrimoine rural ou inventaires photographiques.

Constituée de personnalités d'origines professionnelles complémentaires et diverses, profondément attachées à cette région, par naissance ou adoption. Elle est partenaire d'autres associations ayant les mêmes motivations ou objectifs au sein du "Groupement des associations de bénévoles du Patrimoine": le CLAPAS.

Publications : *Tous les bulletins sont principalement illustrés de dessins ou photos inédits.*

Bulletins annuels édités :

N°1-1998 Origines de Dauphin. Patrimoine des livres. Camps de concentration. Sénéchaussée de Forcalquier (1)

N°2-1999 Mane et Châteauneuf. Sénéchaussée de Forcalquier (2). Principes de restauration. Sigonce : Château Bel Air. Forcalquier : L'hôtel d'Astier. Les oppida.

N°3-2000 Lois sur l'Archéologie. Histoire contemporaine. Eglises de Mane. Château d'Oraison. Maison aux Masques à Forcalquier- Archives communales Forcalquier.

N°4-2001 Saint-Promasse à Forcalquier. Toponymie de Lincel. Eglises vers Noyers-sur-Jabron. Edifices romans du pied de Lure.

N°5-2002 Toponymie franco-provençale. Les « Beauregard ». Sources sulfureuses de la Laye. Moulins de Dauphin. Niozelles : la chapelle Saint-Alban.

N°6-2003 Plaques de chancel de Limans. Forcalquier, sa mer, son lac. Deux mottes castrales au sud de Lure. L'adret de Lure : Notes historiques. Les églises du XIe s. en Pays de Forcalquier.

N°7-2004 Une éolienne. L'orgue de Forcalquier. Toponymie de Saint-Étienne-les-Orgues. Chapelle Saint-Sébastien à Saint-Etienne-les-Orgues. Le Seigneur de Lincel. Propos de céramiques(1).

N°8-2005 Forcalquier : Ses sous-sols. Un ancien moulin à huile. L'église du Saint-Sépulcre. Clocher de La Brillanne. Castra en Pays de Forcalquier. Découverte du Pays d'Apt. Propos de céramiques.

N°9-2006 Olbia de Provence. Sauvetage de l'église Saint-Martin-les-Eaux. Musées du Pays de Forcalquier. La mine de Sigonce. Parentés étymologiques. Propos de céramiques. Distillerie Augier.

N°10-2007 Le moulin Delestic. Toponymie pré-indo-européenne (1). Le patrimoine religieux de Lurs. Le château de Malijai. L'aqueduc de la Mère des Fontaines. Mort d'un patriarche.

N°11-2008 Expositions Art et Patrimoine. Patrimoines disparus. Le pré-indo-européen (2) . Château de Sauvan. Fragment osseux de Néanderthalien. Fêtes de l'Art alpin en 1935 à Forcalquier.

N°12-2009 Hydronymes locaux. Vous avez dit concathédrales ? (cathédrales des AHP-1). Les Lombards maîtres-bâisseurs d'Aragon à la Russie. Découverte aux A.D. de photos d'objets archéologiques de bronze.

N°13-2010 Etymons oronymiques pré-indoeuropéens . Dix cathédrales des A.H.P.(2). La litre, ceinture de deuil. Plaidoyer pour un gavot. Diamant de St-Maime. Au seuil de 15 ans d'existence.

N°14-2011 St-Louis d'Anjou, enfant surdémenté, son histoire extraordinaire. La Tour de Porchères, bâtiment seigneurial roman. Etymons pré-indo-européens en Méditerranée. Les hautes Sieyès, petit abrégé d'une sortie.

Prix : Bulletins annuels, n°1 à 10 : 3 € l'un ; n°11 : 4 € ; n°12 : 5 €. n°13 et 14 : 6 € (+2^e expédition.).

Albums regroupant les N° 1/ 5 et 6/9 : 15 € Album N° 10/13 : 18 € (+ 4 € expédition).

Album des 4 bulletins de l'exposition "Des Bas-Alpins dans la Tourmente" : 15 € (+ 4 €. expédition).

N°1 - Nov. 1998 - L'Usine de Saint-Auban. Les chasseurs Alpins --. N°2 - Nov. 1998 - Ambulance militaire Forcalquier. Service de Santé aux Armées. L'Ouvroir Forcalquier --. N°3 - Mai 1999 - Prisonniers français en Allemagne. Prisonniers allemands en France. Les réfugiés.--N°4 - Mai 1999 - Mobilisation. Remplacement des hommes. Pénuries, rationnement, restrictions.

Souvenirs de Verdun – Eugène Carrias réédition en coédition avec Editions C'est-à-dire- 2009 - plans annexes photos originales de l'auteur (25 € + 5 € expédition)

Autour de l'An Mil en Pays de Forcalquier – 2006 - Catalogue de l'exposition reprenant les panneaux et les textes (coédition avec le Parc du Luberon) : 16 € (+ 2 € expédition).

Toute reproduction interdite sans autorisation spéciale

Directeur de publication Denise Ciuti

Déclaration légale du périodique N° 158 du 21/7/1998 -- ISSN 1295-4985

Déclaration de ce Bulletin annuel 2012- N° 15 : Mars 2013

4^e édition Février 2016